RECOLTES ET SEMAILLES

Réflexions et témoignage
sur un passé de mathématicien

par
Alexandre GROTHENDIECK

LETTRE — INTRODUCTION

Université des Sciences et Techniques du Languedoc, Montpellier
et Centre National de la Recherche Scientifique

Une lettre L1

Mai 1985

1. Le texte que je te fais parvenir ici, tapé et tiré à un nombre limité d'exemplaires par les *1*
soins de mon université, n'est pourtant ni un tirage à part, ni un preprint. Son nom, Récoltes et Semailles, l'annonce bien assez clairement. Je te l'envoie comme j'enverrais une longue lettre — une lettre tout ce qu'il y a de personnelle, en plus — Si je te l'envoie, au lieu de me contenter que tu en prennes connaissance un jour (si tu en as la curiosité) dans quelque volume en vente en librairie (s'il y a éditeur assez fou pour courir l'aventure...), c'est parce que je m'y adresse à toi plus qu'à d'autres. Plus d'une fois en l'écrivant j'ai pensé à toi — il faut dire que ça fait plus d'une année que je l'écris, cette lettre, en m'y mettant tout entier. C'est un don que je te fais, et j'ai pris grand soin en écrivant de donner ce que j'avais (à chaque moment) de meilleur à offrir. Je ne sais si le don sera accueilli — ta réponse (ou ta non-réponse...) me le fera savoir...

En même temps qu'à toi, je fais parvenir Récoltes et Semailles à tous ceux de mes collègues, amis ou (ex-)élèves dans le monde mathématique, auxquels j'ai été lié de près à quelque moment, ou qui figurent dans ma réflexion d'une façon ou d'une autre, nommément ou non. Il y a des chances que tu y figures, et si tu lis avec ton cœur et non seulement avec les yeux et la tête, sûrement tu te reconnaîtras même là où tu n'es pas nommé. J'envoie également Récoltes et Semailles à quelques autres amis encore, scientifiques ou non.

Cette "lettre d'introduction" que tu es en train de lire, qui t'annonce et te présente une "lettre de mille pages" (pour commencer...), tiendra lieu aussi d'Avant-Propos. Ce dernier n'est pas écrit encore au moment d'écrire ces lignes. Récoltes et Semailles consiste par ailleurs en cinq parties (sans compter une introduction "à tiroirs"). Je t'envoie ici les parties I (Fatuité et Renouvellement), II (L'Enterrement (1) — ou la Robe de l'Empereur de Chine), et IV (L'Enterrement (3) — ou les Quatre Opérations)[1](*). Ce sont celles dont il m'a semblé qu'elles te concernaient plus particulièrement. La partie III (L'Enterrement (2) — ou la Clef du Yin et du Yang) est sans doute la partie la plus personnelle de mon témoignage, et celle en même temps qui, plus encore
que les autres, me paraît avoir une valeur "universelle", au delà des circonstances particulières L2
qui ont entouré sa naissance. Je réfère à cette partie ici et là dans la partie IV (Les Quatre Opérations), laquelle pourtant peut être lue indépendamment, et même (dans une large mesure) indépendamment des trois parties qui précèdent[2](*). Si la lecture de ce que je t'envoie ici t'incite à me répondre (comme c'est mon souhait), et si elle te donne envie de lire aussi la partie manquante, fais-le moi savoir. Je me ferai un plaisir de te la faire parvenir, pour peu que ta réponse me fasse sentir que ton intérêt dépasse celui d'une curiosité toute superficielle.

2. Dans cette pré-lettre, je voudrais maintenant te dire en quelques pages (si faire se peut) *2*
de quoi il est question dans Récoltes et Semailles — te le dire de façon plus circonstanciée que ne le dit le seul sous-titre : "Réflexions et témoignage sur un passé de mathématicien" (le mien de passé, tu l'auras deviné...). Il y a beaucoup de choses dans Récoltes et Semailles, et les uns et les autres y verront sans doute beaucoup de choses différentes : un *voyage* à la découverte d'un passé ; une *méditation* sur l'existence ; un *tableau de mœurs* d'un milieu et d'une époque (ou le tableau du glissement insidieux et implacable d'une époque à une autre...) ; une *enquête* (quasiment policière par moments, et en d'autres frisant le roman de cape et d'épée dans les bas-fonds de la mégapolis mathématique...) ; une vaste *divagation mathématique* (qui sèmera plus d'un...) ; un traité pratique de psychanalyse appliquée (ou, au choix, un livre de *"psychanalyse-fiction"*) ; une panégytique de la *connaissance de soi* ; "Mes *confessions"* ; un *journal* intime ; une

[1](*) Je mets à part les collègues qui figurent dans ma réflexion à un titre ou un autre, mais que je ne connais pas personnellement. Je me borne à leur envoyer "Les Quatre Opérations" (qui les concerne plus particulièrement), en même temps que le "fascicule 0" consistant en cette lettre, et en l'Introduction à Récoltes et Semailles (plus la table des matières détaillée de l'ensemble des quatre premières parties).

[2](*) De façon générale, tu pourras constater que chaque "section" (dans Fatuité et Renouvellement) ou chaque "note" (dans une quelconque des trois parties suivantes de Récoltes et Semailles) a son unité et son autonomie propres. Elle peut être lue indépendamment du reste, tout comme on peut trouver intérêt et plaisir à regarder une main, un pied, un doigt ou un orteil ou toute autre portion grande ou petite du corps tout entier, sans oublier pour autant que c'est là une partie d'un Tout, et que c'est ce Tout seulement (lequel reste dans le non-dit) qui lui donne tout son sens.

psychologie de la *découverte et de la création* ; un *réquisitoire* (impitoyable, comme il se doit...), voire un *règlement de comptes* dans “le beau monde mathématique” (et sans faire de cadeaux...). Ce qui est sûr, c'est qu'à aucun moment je ne me suis ennuyé en l'écrivant, alors que j'en ai appris
L3 et vu de toutes les couleurs. Si tes importantes tâches te laissent le loisir de le lire, ça m'étonnerait que tu t'ennuies en me lisant. A moins de te forcer, qui sait...

Visiblement, ça ne s'adresse pas qu'au mathématiciens. Il est vrai aussi qu'à certains moments, ça s'adresse aux mathématiciens plus qu'à d'autres. Dans cette pré-lettre à la “lettre Récoltes et Semailles”, je voudrais résumer et faire ressortir surtout, justement, ce qui peut te concerner plus particulièrement comme mathématicien. Le plus naturel, pour ce faire, sera de te raconter simplement comment j'en suis venu, de fil en aiguille, à écrire coup sur coup ces quatre ou cinq “pavés” dont il a été question.

Comme tu le sais, j'ai quitté “le grand monde” mathématique en 1970, à la suite d'une histoire de fonds militaires dans mon institution d'attache (l'IHES). Après quelques années de militantisme anti-militariste et écologique, style “révolution culturelle”, dont tu as sans doute eu quelque écho ici et là, je disparais pratiquement de la circulation, perdu dans une université de province Dieu sait où. La rumeur dit que je passe mon temps à garder des moutons et à forer des puits. La vérité est qu'à part beaucoup d'autres occupations, j'allais bravement, comme tout le monde, faire mes cours à la Fac (c'était là mon peu original gagne-pain, et ça l'est encore aujourd'hui). Il m'arrivait même ici et là, pendant quelques jours, voire quelques semaines ou quelques mois, de refaire des maths à brin de zinc — j'ai des cartons pleins avec mes gribouillis, que je dois être le seul à pouvoir déchiffrer. Mais c'était sur des choses très différentes, à première vue du moins, de ce que j'avais fait dans le temps. Entre 1955 et 1970, mon thème de prédilection avait été la cohomologie, et plus particulièrement, la cohomologie des variétés en tous genres (algébriques, en particulier). Je jugeais en avoir assez fait dans cette direction-là pour que les autres se débrouillent sans moi, et tant qu'à faire des maths, il était temps que je change de disque...

En 1976 est apparue dans ma vie une nouvelle passion, aussi forte qu'avait été jadis ma passion mathématique, et d'ailleurs proche parente de celle-ci. C'est la passion pour ce que j'ai appelé “la méditation” (puisqu'il faut bien des noms aux choses). Ce nom, comme le ferait ici tout autre nom, ne peut manquer de susciter d'innombrables malentendus. Comme en mathématique, il s'agit là d'un travail de découverte. Je m'exprime à son sujet ici et là au cours de Récoltes et Semailles. Toujours est-il que, visiblement, il y avait là de quoi m'occuper jusqu'à la fin de mes jours. Et plus d'une fois, en effet, j'ai bien crû que la mathématique, c'était du passé et que dorénavant, je n'allais plus m'occuper que de choses plus sérieuses — que j'allais “méditer”.

L4 J'ai pourtant fini par me rendre à l'évidence (il y a quatre ans) que la passion mathématique n'était pas éteinte pour autant. Et même, sans trop savoir comment et à ma propre surprise, moi qui (depuis près de quinze ans) ne pensais plus publier une ligne de maths de ma vie, je me suis vu soudain embarqué dans l'écriture d'un ouvrage de maths qui visiblement n'en finissait pas et qui allait avoir des volumes et des volumes ; et tant que j'y étais, j'allais balancer ce que je croyais avoir à dire en maths dans une série (infinie ?) de livres qui s'appellerait “Réflexions Mathématiques”, et qu'on n'en parle plus.

C'était il y a deux ans, printemps 1983. J'étais alors trop occupé déjà à écrire (le volume 1 de) “A la Poursuite des Champs”, lequel devait constituer aussi le volume 1 des “Réflexions” (mathématiques), pour me poser des questions sur ce qui m'arrivait. Neuf mois plus tard, comme il se doit, ce premier volume était terminé autant dire, il n'y avait plus que l'introduction à écrire, relire le tout, des annotations — et à l'impression...

Le volume en question n'est toujours pas terminé à l'heure qu'il est — il n'a pas bougé d'un poil depuis un an et demi. L'introduction qui restait à écrire a dépassé le cap des douze cent pages (dactylographiées), quand ce sera terminé vrai de vrai il y en aura bien quatorze cent. Tu auras deviné que ladite “introduction” n'est autre que Récoltes et Semailles. Aux dernières nouvelles, elle est censée former les volumes 1 et 2 plus une partie du volume 3 de la fameuse “série” prévue. Celle-ci du coup change de nom et s'appellera “Réflexions” (tout court, pas forcément mathématiques). Le reste du volume 3 sera formé surtout de textes mathématiques, à présent plus brûlants pour moi que la Poursuite des Champs. Celle-ci attendra bien l'an prochain, pour les annotations, les index, plus, bien sûr, une introduction...

Fin du premier Acte !

3. Il est temps, je sens, de donner quelques explications : pourquoi j'ai quitté si abruptement 3
un monde dans lequel, apparemment, je m'étais senti à l'aise pendant plus de vingt ans de ma vie ; pourquoi j'ai eu l'idée étrange de "revenir" (tel un revenant. . .) alors qu'on s'était fort bien passé de moi pendant ces quinze ans ; et pourquoi enfin une introduction à un ouvrage mathématique de six ou sept cent pages en est arrivé à en faire douze (ou quatorze) cents. Et c'est ici aussi, en entrant dans le vif du sujet, que je vais sans doute te chagriner (désolé !), voire même te fâcher. Car nul doute que, comme moi naguère, tu aimes à voir "en rosé" le milieu dont tu fais partie, où tu as ta place, ton nom et tout ça. Je sais ce que c'est. . . Et là, ça va grincer un peu. . .

Je parle ici et là dans Récoltes et Semailles de l'épisode de mon départ, sans trop m'y arrêter. Ce L5
"départ" y apparaît plutôt comme une césure importante dans ma vie de mathématicien — c'est par rapport à ce "point" que constamment se situent les événements de ma vie de mathématicien, comme "avant" et "après". Il a fallu un *choc* d'une grande force pour m'arracher à un milieu où j'étais fortement enraciné, et à une "trajectoire" fortement tracée. Ce choc est venu par la confrontation, dans un milieu auquel j'étais identifié fortement, à une certaine forme de corruption[3](*) sur laquelle jusque là j'avais choisi de fermer les yeux (en m'abstenant simplement de ne pas y participer). Avec le recul, je me rends compte qu'au delà de l'événement, il y avait pourtant une force plus profonde à l'œuvre en moi. C'était un intense *besoin de renouvellement intérieur.* Un tel renouvellement ne pouvait s'accomplir et se poursuivre dans la tiède ambiance d'étuve scientifique d'une institution de grand standing. Derrière moi, vingt ans de créativité mathématique intense et d'investissement mathématique démesuré — et, en même temps aussi, vingt longues années de stagnation spirituelle, en "vase clos". . . Sans m'en rendre compte, j'étouffais — c'est de l'air du large que j'avais besoin ! Mon "départ" providentiel a marqué la fin soudaine d'une longue stagnation, et un premier pas vers une équilibration des forces profondes en mon être, pliées et vissées dans un état de déséquilibre intense, figé. . . Ce départ a été, véritablement, un *nouveau départ* — le premier pas dans un nouveau voyage. . .

Comme je l'ai dit, ma passion mathématique n'était pas éteinte pour autant. Elle a trouvé expression dans des réflexions qui sont restées sporadiques, dans des voies toutes différentes de celles que je m'étais tracées "avant". Quant à l'*œuvre* que je laissais derrière moi, celle "d'avant", tant celle publiée noir sur blanc que celle, plus essentielle peut-être, qui n'avait pas trouvé encore le chemin de l'écriture ou du texte publié — il pouvait bien sembler, et il me semblait en effet, qu'elle s'était détachée de moi. Avant l'an dernier, avec Récoltes et Semailles, l'idée ne m'était jamais venue de "poser" tant soit peu sur les échos épars qui m'en revenaient, ici et là. Je savais bien
que tout ce que j'avais fait en maths, et plus particulièrement, dans ma période "géométrique" L6
de 1955 à 1970, étaient des choses qui *devaient* être faites — et les choses que j'avais vues ou entrevues, étaient des choses qui *devaient* apparaître, qu'il *fallait* tirer au grand jour. Et aussi, que le travail que j'avais fait, et celui que j'avais fait faire, était du travail bien fait, du travail où je m'étais mis tout entier. J'y avais mis toute ma force et tout mon amour, et (ainsi me semblait-il) il était autonome désormais — une chose vivante et vigoureuse — qui n'avait plus besoin que je la materne. De ce coté là, je suis parti l'esprit parfaitement tranquille. Je n'avais aucun doute que ces choses écrites et non écrites que je laissais, je les laissais en de bonnes mains, qui sauraient veiller à ce qu'elles se déployent, qu'elles croissent et se multiplient suivant leur nature propre de choses vivantes et vigoureuses.

Dans ces quinze ans de travail mathématique intense, avait éclos, mûri et grandi en moi une vaste *vision unificatrice*, s'incarnant en quelques *idées-force* très simples. La vision était celle d'une "géométrie arithmétique", synthèse de la topologie, de la géométrie (algébrique et analytique), et de l'arithmétique, dont j'ai trouvé un premier embryon dans les conjectures de Weil. C'est elle qui a été ma principale source d'inspiration en ces années, qui pour moi sont celles surtout où j'ai dégagé les idées maîtresses de cette géométrie nouvelle, et où j'ai façonné quelques uns de ces principaux

[3](*) Il s'agit ici de la collaboration sans réserve, "establishment" en tête, de l'ensemble des scientifiques de tous les pays avec les appareils militaires, comme source commode de financements, de prestige et de pouvoir. Cette question est à peine effleurée en passant, une ou deux fois, dans Récoltes et Semailles, par exemple dans la note "Le respect" du 2 avril dernier (n° 179, pages 1221–1223).

outils. Cette vision et ces idées-force sont devenues pour moi comme une seconde nature. (Et après avoir cessé tout contact avec elles pendant près de quinze ans, je constate aujourd'hui que cette “seconde nature” est toujours vivante en moi !) Elles étaient pour moi si simples, et si évidentes, qu'il allait de soi que “tout le monde” les avait assimilées et fait siennes au fur et à mesure, en même temps que moi. C'est tout dernièrement seulement, en ces derniers mois, que je me suis rendu compte que ni la vision, ni ces quelques “idées force” qui avaient été mon guide constant, ne se trouvent écrits en toutes lettres dans aucun texte publié, si ce n'est tout au plus entre les lignes. Et surtout, que cette vision que j'avais crû communiquer, et ces idées-force qui la portent, restent aujourd'hui encore, vingt ans après avoir atteint une pleine maturité, ignorées de tous. C'est moi, l'ouvier, et le serviteur de ces choses que j'ai eu le privilège de découvrir, qui suis aussi le seul en qui elles soient toujours vivantes.

Tel outil et tel autre que j'avais façonné, est utilisé ici et là pour “fracturer” un problème réputé difficile, comme on forcerait un coffre-fort. L'outil apparemment est solide. Pourtant, je lui connais une autre “force” encore que celle d'une pince monseigneur. Il fait partie d'un Tout,
L7 comme un membre fait partie du corps — un Tout dont il est issu, qui lui donne son sens et dont il tire force et vie. Tu peux utiliser un os (s'il est gros) pour fracturer un crâne, c'est une chose entendue. Mais ce n'est pas là sa vraie fonction, sa raison d'être. Et je vois ces outils épars dont se sont emparés les uns et les autres, un peu comme des os, soigneusement dépecés et nettoyés, qu'ils auraient arraché à un corps — à un corps viviant qu'ils feraient mine d'ignorer...

Ce que je dis là en termes mûrement pesés, au terme d'une longue réflexion, a dû être perçu par moi peu à peu et de façon diffuse, au fil des ans, au niveau de l'informulé qui ne cherche encore à prendre forme dans une pensée et dans des images conscientes, et par la parole clairement articulée. J'avais décidé que ce passé, au fond, ne me concernait plus. Les échos qui me parvenaient de loin en loin, tout filtrés qu'ils étaient, étaient pourtant éloquents, pour peu que je m'y arrête tant soit peu. Je m'étais crû un ouvrier parmi d'autres, s'affairant sur cinq ou six “chantiers”[4](*) en pleine activité — un ouvrier plus expérimenté peut-être, l'aîné qui naguère avait œuvré seul en ces mêmes lieux, pendant de longues années, avant que ne vienne une relève bienvenue ; l'aîné, soit, mais au fond pas différent des autres. Et voilà que, celui-là parti, c'était comme une entreprise de maçonnerie qui aurait déclaré faillite, suite au décès imprévu du patron : du jour au lendemain, autant dire, les chantiers ont été déserts. Les “ouvriers” sont partis, chacun emportant sous son bras les menues bricoles dont il pensait avoir l'usage chez lui. La caisse était partie, et il n'y avait plus aucune raison désormais qu'il continue à se fatiguer à bosser...

C'est, là encore, une formulation qui s'est décantée d'une réflexion et d'une enquête se poursuivant sur plus d'une année. Mais sûrement, c'était une chose perçue “quelque part” déjà, dès les premières années après mon départ. Mettant à part les travaux de Deligne sur les valeurs absolues des valeurs propres de Frobenius (la “question prestige”, comme j'ai compris dernièrement...) — quand il m'arrivait de loin en loin de rencontrer un de mes proches d'antan, avec lesquels j'avais travaillé sur les mêmes chantiers, et que je lui demandais “et alors... ?”, c'était toujours le même
L8 geste éloquent, les bras en l'air comme pour demander grâce... Visiblement, tous étaient occupés à des choses plus importantes que celles qui me tenaient à cœur — et visiblement, aussi, alors que tous s'affairaient avec des airs occupés et importants, pas grand chose ne se faisait. L'essentiel avait disparu — une *unité* qui donnait leur sens aux tâches partielles, et une *chaleur* aussi, je crois. Il restait un éparpillement de tâches détachées d'un tout, chacun dans son coin couvant son petit magot, ou le faisant fructifier tant bien que mal.

Alors même que j'aurais voulu m'en défendre, ça me peinait bien sûr d'entrevoir que tout c'était arrêté net ; de ne plus entendre parler ni de motifs, ni de topos, ni des six opérations, ni des coefficients de De Rham, ni de ceux de Hodge, ni du “foncteur mystérieux” qui devait relier entre elles, en un même éventail, autour des coefficients de De Rham, les coefficients ℓ-adiques pour tous les nombres premiers, ni des cristaux (si ce n'est pour apprendre qu'ils en sont toujours au même point), ni des “conjectures standard” et autres que j'avais dégagées et qui, à

[4](*) Je m'exprime au sujet de ces “chantiers” désertés, et les passe finalement en revue, dans la suite de notes “Les chantiers désolés” (n°s 176′ à 178), d'il y a trois mois. Un an avant, et avant la découverte de l'Enterrement, il en avait été déjà question, dans la première note où je reprends contact avec mon œuvre et sur le sort qui a été le sien, dans la note “Mes orphelins” (n° 46).

l'évidence, représentaient des questions cruciales. Même le vaste travail de fondements commencé avec les Eléments de Géométrie Algébrique (avec l'inlassable assistance de Dieudonné), qu'il aurait suffi quasiment de continuer sur la lancée déjà acquise, était laissé pour compte : tout le monde se contentait de s'installer dans les murs et dans les meubles qu'un autre avait patiemment assemblés, montés et briqués. L'ouvrier parti, il ne serait venu à l'idée de personne de retrousser ses manches à son tour et de mettre la main à la truelle, pour construire les nombreux bâtiments qui restaient à construire, des *maisons*, bonnes pour y vivre, pour soi-même et pour tous…

Je n'ai pu m'empêcher encore, à nouveau, d'enchaîner avec des images pleinement conscientes, qui se sont dégagées et sont remontées par la vertu d'un travail de réflexion. Mais il n'y a aucun doute pour moi que ces images-là devaient déjà être présentes sous une forme ou une autre, dans les couches profondes de mon être. J'ai dû sentir déjà la réalité insidieuse d'un *Enterrement* de mon œuvre en même temps que de ma personne, qui s'est imposée à moi soudain, avec une force irrécusable et avec ce nom même, “L'Enterrement”, le 19 avril de l'an dernier. Au niveau conscient, par contre, je n'aurais guère songé à m'offusquer ni même à m'affliger. Après tout, “proche” de naguère ou pas, ça ne regardait que l'intéressé, à quoi il choisissait d'occuper son temps. Si ce qui avait semblé le motiver ou l'inspirer naguère ne l'inspirait plus, c'était là son affaire, et pas la mienne. Si la même chose semblait arriver, avec un ensemble parfait, à tous mes ex-élèves sans exception, c'était encore là l'affaire de chacun d'eux séparément et j'avais d'autres chats à fouetter L9
que d'aller chercher quel sens ça pouvait avoir, un point c'est tout ! Quant a ces choses que j'avais laissées, et auxquelles un lien profond et ignoré continuait à me relier — alors même qu'elles étaient visiblement laissées à l'abandon, sur ces chantiers désolés, je savais bien, moi, qu'elles n'étaient pas de celles qui craignent “l'injure du temps” ni les fluctuations des modes. Si elles n'étaient entrées encore dans le patrimoine commun (comme il m'avait pourtant semblé naguère), elle ne pourraient manquer de s'y enraciner tôt ou tard, dans dix ans ou dans cent, peu importait au fond…

4. Pourtant, s'il m'a plu tout au long de ces années d'éluder la perception diffuse d'un En- *4*
terrement de grande envergure, celui-ci n'a pas manqué de se rappeler obstinément à mon bon souvenir, sous d'autres visages et de moins anodins, que celui d'une simple désaffection pour une œuvre. J'ai su peu à peu, je ne saurais trop dire comment, que plusieurs notions qui faisaient partie de la vision oubliée, étaient non seulement tombées en désuétude, mais étaient devenues, dans un certain beau monde, objet d'un condescendant dédain. Tel a été le cas, notamment, de la notion unificatrice cruciale de topos, au cœur même de la géométrie nouvelle — celle-là même qui fournit l'intuition géométrique commune pour la topologie, la géométrie algébrique et l'arithmétique — celle aussi qui m'a permis de dégager aussi bien l'outil cohomologique étale et ℓ-adique, que les idées maîtresses (plus ou moins oubliées depuis, il est vrai…) de la cohomologie cristalline. A vrai dire, c'était mon nom même, au fil des ans, qui insidieusement, mystérieusement, était devenu objet de dérision — comme un synonyme de vaseux bombinages à l'infini (tels ceux sur ces fameux “topos”, justement, ou ces “motifs” dont il vous rabattait les oreilles et que personne n'avait jamais vus…), de découpages de cheveux en quatre à longueur de mille pages, et de pléthorique et gigantesque bavardage sur ce que, de toutes façons, tout le monde connaissait déjà depuis toujours et sans l'avoir attendu… Un peu sur ces tons-là, mais en sourdine, par sousentendus, avec toute la délicatesse qui est de mise “parmi les gens de haut vol et d'exquise compagnie”.

Au cours de la réflexion poursuivie dans Récoltes et Semailles, je crois avoir mis le doigt sur les forces profondes à l'œuvre chez les uns et les autres, derrière ces airs de dérision et de condescendance devant une œuvre dont la portée, la vie et le souffle, leur échappent. J'ai découvert également (mis à part les traits particuliers de ma personne qui ont marqué mon œuvre et mon destin) le secret *“catalyseur”* qui a incité ces forces à se manifester sous cette forme du mépris L10
désinvolte devant les signes éloquents d'une créativité intacte ; le Grand Officiant aux Obsèques, en somme, en cet Enterrement feutré par la dérision et par le mépris. Chose étrange, c'est aussi celui, entre tous, qui a été le plus proche de moi — le seul aussi qui ait assimilé un jour et fait sienne une certaine vision, emplie de vie et de force intense. Mais j'anticipe…

A vrai dire, ces “bouffées de discrète dérision” qui me revenaient ici et là, ne m'atteignaient pas outre mesure. Elles restaient en quelque sorte anonymes, jusqu'il y a trois ou quatre ans encore. J'y voyais certes un signe des temps peu réjouissant, mais elles ne me mettaient pas en cause vraiment, et ne suscitaient en moi angoisse ni inquiétude. Une chose par contre qui me touchait plus directement, c'étaient les signes de prise de distance par rapport à ma personne, me venant ici et là de la part de bon nombre de mes amis d'antan dans le monde mathématique, amis auxquels (nonobstant mon départ d'un monde qui nous fut commun) je continuais à me sentir relié par des liens de sympathie, en plus de ceux que crée une passion commune et un certain passé en commun. Là encore, si à chaque fois j'en ai été peiné, je ne m'y suis pourtant guère arrêté, et la pensée ne m'est jamais venue (pour autant que je me souvienne) de faire un rapprochement entre ces trois séries de signes : les chantiers abandonnés (et la vision oubliée), le "vent de dérision", et la prise de distance de nombre parmi ceux qui furent des amis. J'ai écrit à chacun d'eux, et je n'ai reçu de réponse d'aucun. Ce n'était pas rare d'ailleurs, désormais, que des lettres que j'écrivais à d'anciens amis ou élèves, sur des choses qui me tenaient à cœur, restent sans réponse. Nouveaux temps, nouveaux mœurs — qu'y pouvais-je faire ? Je me suis borné à m'abstenir de leur écrire encore. Et pourtant (si tu es un de ceux-là) cette lettre que je suis en train d'écrire, elle sera l'exception — une parole qui t'est à nouveau offerte — à toi de voir si tu l'accueilles cette fois, ou t'y fermes à nouveau...

Les premiers signes d'une prise de distance de certains anciens amis par rapport à ma personne remontent, si je ne me trompe, à 1976. C'est l'année aussi où a commencé à apparaître une autre "série" de signes encore, dont il me reste à parler, avant de revenir à Récoltes et Semailles. Pour mieux dire, ces deux dernières séries de signes sont apparues alors conjointement. En ce moment même où j'écris, il m'apparaît qu'elles sont à vrai dire indissociables, que ce sont au fond deux aspects ou "visages" différents d'une même réalité, faisant irruption en cette année-là dans le champ de mon propre vécu. Pour l'aspect dont je m'apprêtais à parler à l'instant, il s'agit d'une "fin de
L 11 non recevoir" systématique, discrète et sans réplique, réservée par un "consensus sans failles"[5](*) aux quelques élèves-et-assimilés d'*après* 1970 qui, par leurs travaux, leur style de travail et leur inspiration, portaient clairement la marque de mon influence. C'est peut-être bien à cette occasion également que, pour la première fois, j'ai perçu ce "souffle de discrète dérision" qui, à traveurs eux, visait un certain *style* et une certaine *approche* de la mathématique — un style et une vision qui (selon un consensus qui était apparemment déjà devenu universel alors dans l'establishment mathématique) *n'avait pas lieu d'être.*

Là encore, c'était une chose clairement perçue au niveau inconscient. Elle a fini même, cette même année encore à s'imposer à mon attention consciente, après qu'un même scénario aberrant (illustrant l'impossibilité de faire publier une thèse visiblement brillante) s'était répété cinq fois d'affilée, avec l'obstination burlesque d'un gag de cirque. En y repensant à présent, je me rends compte qu'une certaine réalité "me faisait signe" alors avec une insistance bienveillante, alors que je faisais mine de faire la sourde oreille : "Eh, regarde donc grand dadais, fais attention un peu à ce qui se passe là juste sous ton nez, ça te concerne mais oui... ! !". Je me suis secoué un peu, j'ai regardé (l'espace d'un instant), à demi ahuri et distrait à demi : "ah oui, bon, un peu étrange, on dirait bien qu'on en veut à quelqu'un là, quelque chose qui a dû mal passer décidément, et avec un ensemble aussi parfait encore, c'est même à peine croyable ma parole !".

C'était même à tel point peu croyable, que je me suis empressé d'oublier et le gag, et le cirque. Il est vrai que je ne manquais pas d'autres occupations intéressantes. Ça n'a pas empêché le cirque de se rappeler à mon bon souvenir dans les années suivantes encore — non plus dans les tons du gag maintenant, mais bien dans ceux d'une secrète délectation à humilier, ou celui du coup de poing assené en pleine gueule ; à cela près qu'on est entre gens distingués et que le coup de poing prend ici des formes plus distinguées aussi, forcément, mais toutes aussi efficaces, laissées à l'inventivité des gens distingués en question...

L 12 L'épisode que j'ai ressenti comme "un coup de poing en pleine gueule" (d'un autre) se situe en octobre 1981 [6](*). Cette fois-là, et pour la première fois depuis que me parvenaient les signes

[5](*) Ce "consensus sans failles" est évoqué sporadiquement ici et là dans Fatuité et Renouvellement, et finit par devenir l'objet d'un témoignage circonstancié et d'une réflexion dans la partie suivante, L'Enterrement (1), avec le "Cortège X" ou "Le Fourgon Funèbre", formé des "notes-cercueils" (n°s 93–96) et de la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière". Celle-ci clôt cette partie de Récoltes et Semailles, et constitue en même temps un premier aboutissement de ce "deuxième souffle" de la réflexion.

[6](*) Cet épisode est raconté dans la note "Cercueil 3 — ou les jacobiennes un peu trop relatives" (n° 95),

insistants d'un esprit nouveau, j'étais atteint — plus fortement sans doute que si c'était sur moi que ça avait cogné, au lieu qu'un autre encaisse, que j'avais en affection. Il faisait un peu figure d'élève, et c'était de plus un mathématicien remarquablement doué, et qui venait de faire de belles choses — mais c'est là un détail, après tout. Ce qui n'était pas un détail, par contre, c'est que trois de mes élèves "d'avant" étaient alors directement solidaires d'un acte reçu par l'intéressé (et non sans raison) comme une humiliation et un affront. Deux autres de mes élèves d'antan avaient eu l'occasion déjà de le traiter avec condescendance, en gens cossus envoyant promener un traîne-savates[7](**). Un autre élève encore allait d'ailleurs emboîter le pas trois ans plus tard (et dans le style "coup de poing dans la gueule" encore) — mais ça je ne le savais pas encore bien sûr. Ce qui m'interpellait alors était largement suffisant. C'était comme si mon passé de mathématicien, jamais examiné, soudain me narguait dans un rictus hideux, par la personne de cinq parmi ceux qui furent mes élèves, devenus personnages importants, puissants et dédaigneux...

Ça aurait été le moment où jamais alors de poser, de sonder le sens de ce qui m'interpelait soudain avec une telle violence. Mais quelque part en moi il avait été décidé (sans que jamais la chose n'ait eu à être dite...) que ce passé "d'avant" ne me concernait plus au fond, qu'il n'y avait pas lieu que je m'y arrête; que s'il semblait m'interpeler maintenant d'une voix que je ne reconnaissais que trop bien — celle du temps du mépris — il y avait décidément maldonne. Et pourtant, j'étais noué d'angoisse, pendant des jours et peut-être des semaines, sans seulement en prendre acte. (C'est l'an dernier seulement, par l'écriture de Récoltes et Semailles qui m'a fait revenir sur cet épisode, que j'ai fini par prendre connaissance de cette angoisse, qu'avait été prise sous contrôle aussitôt qu'apparue.) Au lieu d'en faire le constat et d'en sonder le sens, je me suis agité, j'ai écrit à droite et à gauche, "les lettres qui s'imposaient". Les intéressés ont même pris la peine de me répondre, des lettres évasives il va de soi et qui n'entraient dans le fond de rien. Les vagues ont fini par se calmer, et tout est rentré dans l'ordre. Je n'ai guère dû y repenser, avant l'an dernier. Cette fois, pourtant, il était resté comme une blessure, ou comme une écharde douloureuse, L 13
plutôt, qu'on évite de toucher; une écharde qui *entretient* cette blessure qui ne demande qu'à se refermer...

Ça a été là, sûrement, l'expérience la plus douloureuse et la plus pénible que j'ai vécue dans ma vie de mathématicien — quand il m'a été donné de voir (sans pourtant consentir à vraiment *prendre connaissance* de ce que mes yeux voyaient) "tel élève ou compagnon d'antan que j'ai aimé, prendre plaisir à écraser discrètement tel autre que j'aime et en qui il me reconnaît". Elle m'a marqué alors plus fortement, sûrement, que les découvertes pourtant assez dingues que j'ai faites l'an dernier, et qui (pour un regard superficiel) peuvent paraître tout autrement incroyables... Il est vrai que cette expérience avait fait entrer en résonance plusieurs autres, dans les mêmes tonalités mais moins violentes, et qui sur le coup avaient un peu "passé à l'as".

Cela me fait me rappeler, aussi, que cette même année 1981 a été celle aussi d'un tournant draconien dans ma relation au seul parmi les élèves d'antan avec lequel je sois resté en relations régulières après mon départ, et celui aussi qui depuis une quinzaine d'années, avait fait figure d'"interlocuteur privilégié" pour moi, au niveau mathématique. C'est l'année en effet où "les signes d'une affectation de dédain" qui étaient apparus depuis quelques années déjà[8](*) "se sont soudain faits si brutaux" que j'ai cessé alors toute communication mathématique avec lui. C'était quelques mois avant l'épisode-coup-de-poing de tantôt. Avec le recul la coïncidence me paraît saisissante, mais je ne crois pas avoir fait alors le moindre rapprochement. C'était rangé dans des "casiers" séparés; des casiers, dont quelqu'un, au surplus, avait déclaré qu'ils ne tiraient pas vraiment à conséquence — la cause était entendue!

Et cela me rappelle, aussi, qu'au mois de juin de cette même année 1981 encore, avait eu lieu déjà un certain brillant *Colloque*, mémorable à plus d'un titre — un colloque qui aura bien mérité d'entrer dans l'Histoire (ou dans ce qui en reste...) sous le nom indélébile de "Colloque Pervers". J'ai fait sa connaissance (ou plutôt, il m'a dégringolé dessus!) le 2 mai l'an dernier, deux semaines après la découverte (le 19 avril) de L'Enterrement en chair et en os — et j'ai compris aussitôt que je venais de tomber sur *"l'Apothéose"*. L'apothéose d'un enterrement, certes, mais aussi, une

---

notamment pages 404–406.

[7](**) Il en est question en passant, dans la note citée dans la précédente note de bas de page.

[8](*) Il est question de cet épisode dans la note "Deux tournants" (n° 66).

apothéose du mépris de ce qui, depuis plus de deux mille ans que notre science existe, a été le fondement tacite et immuable de l'éthique du mathématicien : savoir, cette règle élémentaire, de ne pas présenter comme siens les idées et résultats pris chez un autre. Et en prenant note à l'instant
L 14 de cette coïncidence remarquable dans le temps, entre deux événements qui peuvent sembler de nature et de portée très différentes, je suis saisi de voir se révéler ici le lien profond et évident entre le *respect de la personne*, et celui des règles éthiques élémentaires d'un art ou d'une science, qui font de son exercice autre chose qu'une "foire d'empoigne", et de l'ensemble de ceux qui sont connus pour y exceller et qui y donnent le ton, autre chose qu'une "maffia" sans scrupules. Mais à nouveau j'anticipe...

5 **5**. Je crois que j'ai à peu près fait le tour, là, du contexte dans lequel s'est placé mon "retour aux maths", et, de fil en aiguille, l'écriture de Récoltes et Semailles. C'est fin mars l'an dernier, dans la toute dernière section de Fatuité et Renouvellement ("Le poids d'un passé" (n° 50)), que je songe enfin à m'interroger sur les raisons et sur le sens de ce retour inattendu. Pour ce qui est des "raisons", la plus forte de toutes sûrement était l'impression, diffuse et impérieuse en même temps, que ces choses fortes et vigoureuses, que j'avais crû naguère confier entre des mains aimantes — "c'est dans un tombeau, coupé des bienfaits du vent, de la pluie et du soleil qu'elles ont croupi pendant ces quinze ans où je les avais perdues de vue"[9](*). J'ai dû comprendre, peu à peu et sans que jamais avant aujourd'hui j'aie songé à me le dire, que ce ne serait nul autre que moi qui ferait enfin sauter ces planches vermoulues, retenant prisonnières des choses vivantes faites, non pour pourrir en cercueils clos, mais pour s'épanouir au grand air. Et ces airs de fausse componction et d'insidieuse dérision autour de ces cercueils capitonnés et pléthoriques (à l'image du regretté défunt, à n'en pas douter...), ont dû aussi "finir par réveiller en moi une fibre de combativité qui s'était quelque peu assoupie au cours des dernières dix années", et "l'envie de me lancer dans la mêlée..."[10](**).

C'est ainsi, il y a deux ans, que ce qui était d'abord prévu comme une rapide prospection, de quelques jours ou de quelques semaines à tout casser, d'un de ces "chantiers" laissés pour compte, est devenu un grand feuilleton mathématique en N volumes, s'insérant dans la fameuse nouvelle série des "Réflexions" ("mathématiques", en attendant d'élaguer ce qualificatif inutile). Dès l'instant d'ailleurs où j'ai su que j'étais en train d'écrire un ouvrage mathématique destiné à publication, j'ai su aussi que j'allais y joindre, en plus d'une introduction "mathématique" plus
L 15 ou moins conforme aux usages, une autre "introduction" encore, de nature plus personnelle. Je sentais qu'il était important que je m'explique sur mon "retour", lequel n'était nullement le retour dans un *milieu*, mais le "retour" seulement à un investissement mathématique intense et à la publication de textes mathématiques de ma plume, pendant une durée indéterminée. Egalement, je voulais m'expliquer sur l'esprit dans lequel j'écrivais maintenant les maths, très différent à certains égards de l'esprit de mes écrits d'avant mon départ — l'esprit "journal de bord" d'un voyage de découverte. Sans compter qu'il y avait d'autres choses que j'avais sur le cœur, liées à celles-ci sans doute, mais que je sentais plus essentielles encore. Il était bien entendu pour moi que j'allais prendre mon temps pour dire ce que j'avais à dire. Ces choses-là, encore diffuses, étaient inséparables pour moi du sens qu'allaient avoir ces volumes que je m'apprêtais à écrire, et les "Réflexions" dans lesquelles ils allaient s'insérer. Il n'était pas question de les glisser là à la sauvette, comme en m'excusant d'abuser du temps précieux d'un lecteur pressé. S'il y avait choses dans "A la Poursuite des champs" dont il était bon, pour lui et pour tous, qu'il prenne connaissance, c'étaient celles justement que je me réservais de dire dans cette introduction. Si vingt ou trente pages ne devaient pas y suffire, à les dire, j'y mettrais quarante, voire cinquante, qu'à cela ne tienne — sans compter que je n'obligeais personne à me lire...

C'est ainsi qu'est né Récoltes et Semailles. J'ai écrit les premières pages de l'introduction prévue au mois de juin 1983, à un moment creux dans l'écriture du volume premier de La Poursuite des Champs. Puis j'ai remis ça en février l'an dernier, alors que mon volume était pratiquement terminé depuis plusieurs mois[11](*). Je comptais bien que cette introduction serait une occasion

[9](*) Citation extraite de la note "La mélodie au tombeau — ou la suffisance" (n° 167), page 826.

[10](**) Voir "Le poids d'un passé" (section n° 50), notamment p. 137 ⟨**??**⟩.

pour m'éclairer sur deux ou trois choses qui restaient un tantinet floues dans mon esprit. Mais je n'avais aucun soupçon que ça allait être, tout comme le volume que je venais d'écrire, un *voyage de découverte* ; un voyage dans un monde autrement plus riche encore et de plus vastes dimensions que celui que je m'apprêtais à prospecter, dans le volume écrit et dans ceux qui devaient suivre. C'est au fil des jours, des semaines et des mois, sans trop me rendre compte de ce qui arrivait, que s'est poursuivi ce nouveau voyage, à la découverte d'un certain passé (obstinément éludé pendant plus de trois décennies...), et de moi-même et des liens qui me relient à ce passé ; à la découverte L 16
aussi de certains de ceux qui furent mes proches dans le monde mathématique, et que j'ai si mal connus ; et enfin même, dans la foulée et par surcroît, un voyage de découverte mathématique, alors que pour la première fois depuis quinze ou vingt ans[12](*), je prenais loisir de revenir sur certaines des questions que j'avais laissées, brûlantes, au moment de mon départ. Je peux dire, en somme, que ce sont *trois* voyages de découverte, intimement entrelacés, que je poursuis dans les pages de Récoltes et Semailles. Et aucun des trois n'est achevé avec le point final, à la page douze cents et quelques. Les échos, déjà, que va recueillir mon témoignage (et jusques y compris l'écho par le silence) feront partie de la "suite" du voyage. Quant à son "terme", ce voyage sûrement est de ceux qui ne sont jamais menés à terme — pas même, si ça se trouve, au jour de notre mort...

Et me voilà enfin revenu au point de départ : te dire d'avance, si faire se peut, "de quoi il est question" dans Récoltes et Semailles. Mais il est vrai aussi que sans l'avoir même cherché, les pages précédentes te l'ont déjà dit peu ou prou. Il sera plus intéressant, peut-être, de continuer sur ma lancée et de *raconter*, plutôt que d'"annoncer".

Juin 1985

6. Les pages précédentes ont été écrites à la faveur d'un court "moment creux", le mois dernier. *6*
Entretemps, j'ai enfin fini de mettre la dernière main aux "Quatre Opérations" (la quatrième partie de Récoltes et Semailles) — il ne me reste plus qu'à terminer encore cette lettre ou "pré-lettre" (qui elle aussi fait mine de prendre des dimensions prohibitives...) pour que tout soit prêt enfin pour la frappe et pour la duplication. Je n'y croyais plus, à force, depuis bientôt un an et demi que je suis "sur le point de terminer" ces fameuses notes !

En me mettant à cette "introduction" de nature un peu inhabituelle pour un ouvrage mathématique, au mois de février l'an dernier (et déjà l'année d'avant, au mois de juin), il y avait (je crois) trois genres de choses surtout sur lesquelles j'avais envie alors de m'exprimer. Tout d'abord, je voulais m'expliquer sur mes intentions en revenant à une activité mathématique, et sur l'esprit dans lequel j'avais écrit ce premier volume de "A la Poursuite des Champs" (que je venais de déclarer terminé), et sur l'esprit aussi dans lequel je comptais poursuivre un voyage L 17
de prospection et de découverte mathématique plus vaste encore, avec les "Réflexions". Il ne s'agirait plus pour moi, désormais, de présenter des fondations méticuleuses et à quatre épingles pour quelque nouvel univers mathématique en gésine. Ce seraient des "carnets de bord" plutôt, où le travail se poursuivrait au jour le jour, sans rien en cacher et tel qu'il se poursuit *vraiment*, avec ses ratés et ses foirages, ses insistants retours en arrière et aussi ses soudains bonds en avant — un travail tiré en avant irrésistiblement jour après jour (et nonobstant les incidents et imprévus innombrables), comme par un invisible fil — par quelque vision élusive, tenace et sûre. Un travail tâtonnant bien souvent, surtout en ces "moments sensibles" où affleure, à peine perceptible, quelque intuition sans nom encore et sans visage ; ou au départ de quelque nouveau voyage, à l'appel et à la poursuite de quelques premières idées et intuitions, élusives souvent et réticentes à se laisser saisir dans les mailles du langage, alors que c'est justement le langage adéquat pour les saisir avec délicatesse qui souvent fait encore défaut. C'est un tel langage, avant toute autre chose, qu'il s'agit alors de faire se condenser hors d'un apparent néant de brumes impalpables. Ce qui n'est encore que pressenti, avant d'être seulement entrevu et encore moins "vu" et

[11](*) Entretemps j'avais passé un bon mois à réfléchir à la "surface structurale" pour un système de pseudo-droites, obtenue en termes de l'ensemble de toutes les "positions relatives" possibles d'une pseudo-droite par rapport à un tel système. J'ai également écrit "L'Esquisse d'un Programme", qui sera inclus dans le volume 3 des Réflexions.

[12](*) Dans les années cinquante et soixante, j'avais souvent réprimé mon envie de me lancer à la poursuite de telles questions juteuses et brûlantes, accaparé que j'étais par d'interminables tâches de fondements, que personne n'aurait su ou voulu poursuivre à ma place, et que personne après mon départ n'a eu non plus à cœur de continuer...

touché du doigt, peu à peu se décante de l'impondérable, se dégage de son manteau d'ombre et de brumes pour prendre forme et chair et poids…

C'est cette partie-là du travail, de piètre apparence pour ne pas dire (bien des fois) foireux, qui en est aussi la partie la plus délicate et la plus essentielle — celle où, véritablement, quelque chose de *nouveau* fait son apparition, par l'effet d'une attention intense, d'une sollicitude, d'un respect pour cette chose fragile, infiniment délicate, sur le point de naître. C'est la partie créatrice entre toutes — celle de la conception et d'une lente gestation dans les chaudes ténèbres de la matrice nourricière, depuis l'invisible double gamète originelle, devenant informe embryon et se transformant au fil des jours et des mois, par un travail obscur et intense, invisible et sans apparence, en un nouvel être en chair et en os.

C'est là aussi la partie "obscure", la partie "yin" ou *"féminine"* du travail de découverte. L'aspect complémentaire, la partie "clarté", ou "yang" ou *"masculine"*, s'apparenterait plutôt au travail à coups de marteau ou de masse, sur un burin bien affûté ou sur un coin de bon acier trempé. (Des outils déjà tout prêts à l'usage, et d'une efficacité qui a fait déjà ses preuves…) L'un et l'autre
L 18 aspect a sa raison d'être et sa fonction, en symbiose inséparable l'un avec l'autre — ou pour mieux dire, ce sont là *l'épouse* et *l'époux* du couple indissoluble des deux forces cosmiques originelles, dont l'étreinte sans cesse renouvelée fait résurgir sans cesse les obscurs labeurs créateurs de la conception, de la gestation et de la naissance — de la naissance de *l'enfant*, de la chose nouvelle.

La deuxième chose sur laquelle je sentais le besoin de m'exprimer, dans ma fameuse "introduction" personnelle et "philosophique" à un texte mathématique, c'était au sujet de la nature du travail créateur justement. Je m'étais rendu compte déjà, depuis des années, que cette nature était généralement ignorée, occultée par des clichés à tout venant et par des répressions et des peurs ancestrales. A quel point il en est bien ainsi, je l'ai découvert après seulement, progressivement, au fil des jours et des mois, tout au cours de la réflexion et de l'"enquête" poursuivie dans Récoltes et Semailles. C'est dès le "coup d'envoi" de cette réflexion, au cours des quelques pages datées de juin 1983, que je suis pour la première fois saisi par la portée de ce fait d'anodine apparence, et pourtant stupéfiant, pour peu seulement qu'on s'y arrête tant soit peu : que cette partie "créatrice entre toutes" dont je viens de parler dans le travail de découverte, *ne transparaît pratiquement nulle part* dans les textes ou discours qui sont censés présenter un tel travail (ou du moins, ses fruits les plus tangibles) ; que ce soient des manuels et autres textes didactiques, ou les articles et mémoires originaux, ou les cours oraux et exposés de séminaires etc. Il y a, depuis des millénaires semblerait-il, depuis les origines même de la mathématique et des autres arts et sciences, une sorte de "conspiration du silence" autour de ces *"inavouables labeurs"* qui préludent à l'éclosion de toute idée nouvelle, grande ou petite, venant renouveler notre connaissance d'une portion de ce monde, en création perpétuelle, où nous vivons.

Pour tout dire, il semblerait que la répression de la connaissance de cet aspect-là ou de ce stade-là, le plus crucial de tous dans tout travail de découverte (et dans le travail créateur en général), soit à tel point efficace, à tel point intériosisé par ceux-là même qui pourtant connaissent un tel travail de première main, que souvent on jurerait que même ceux-là en ont éradiqué toute trace de leur souvenir conscient. Un peu comme dans une société puritaine à outrance, une femme aurait éradiqué de son souvenir, en relation à chacun de ces enfants qu'elle se fait un devoir de moucher et de torcher, le moment de l'étreinte (subie à contre-cœur) qui le fit concevoir, les longs mois de la grossesse (vécue comme une inconvenance), et les longues heures de l'accouchement (endurées comme un peu ragoûtant calvaire, suivi enfin d'une délivrance).

L 19 Cette comparaison peut paraître outrée, et elle l'est peut-être en effet, si je l'applique à ce dont je me rappelle aujourd'hui de l'esprit que j'ai connu dans le milieu mathématique dont je faisais moi-même partie, il y a encore vingt ans. Mais au cours de ma réflexion dans Récoltes et Semailles j'ai pu me rendre compte, et de façon saisissante en ces tout derniers mois surtout (avec l'écriture des "Quatre Opérations"), qu'il y a eu depuis mon départ de la scène mathématique une stupéfiante *dégradation* dans l'esprit qui aujourd'hui fait loi dans les milieux que j'avais connus, et (me semble-t-il, dans une large mesure au moins) dans le monde mathématique en général[13](*). Il est possible

[13](*) Cette dégradation ne se limite d'ailleurs nullement au seul "monde mathématique". On la constate également dans l'ensemble de la vie scientifique, et au delà encore de celle-ci, dans le monde contemporain à l'échelle planétaire.

même, tant par ma personnalité mathématique très particulière que par les conditions qui ont entouré mon départ, que celui-ci ait agi comme un catalyseur dans une évolution qui était déjà en train de se faire[14](**) — une évolution dont je n'ai alors rien su percevoir (pas plus qu'aucun autre de mes collègues et amis, à la seule exception peut-être de Claude Chevalley). L'aspect de cette dégradation auquel je pense surtout ici (qui en est juste *un* aspect parmi de nombreux autres[15](***)) est le *mépris tacite*, quand ce n'est la dérision sans équivoque, à l'encontre de ce qui (en mathématique, en l'occurence) ne s'apparente pas au pur travail du marteau sur l'enclu-
me ou sur le burin — le mépris des processus créateurs les plus délicats (et souvent de moindre L 20
apparence) ; de tout ce qui est *inspiration, rêve, vision* (si puissantes et si fertiles soient-elles), et même (à la limite) de toute *idée*, si clairement conçue et formulée soit-elle : de tout ce qui n'est écrit et *publié* noir sur blanc, sous forme d'énoncés purs et durs, répertoriages et répertoriés, mûrs pour les "banques de données" engouffrées dans les inépuisables mémoires de nos megaordinateurs.

Il y a eu (pour reprendre une expression de C. L. Siegel[16](*)) un extraordinaire *"aplatissement"*, un *"rétrécissement"* de la pensée mathématique, dépouillée d'une dimension essentielle, de tout son "versant d'ombre", du versant "féminin". Il est vrai que par une tradition ancestrale, ce versant-là du travail de découverte restait dans une large mesure occultée, personne (autant dire) n'en *parlait* jamais — mais le contact vivant avec les sources profondes du rêve, qui alimentent les grandes visions et les grands desseins, n'avait jamais encore (à ma connaissance) été perdu. Il semblerait que dès à présent nous soyons déjà entrés dans une *époque de dessèchement*, où cette source est, non point tarie certes, mais où l'accès à elle est condamné, par le verdict sans appel du mépris général et par les représailles de la dérision.

Nous voilà approcher du moment, semble-t-il, où sera éradiqué en chacun non seulement le *souvenir* de tout travail proche de la source, du travail "au féminin" (ridiculisé comme "vaseux", "mou", "inconsistant" — ou au bout opposé comme "trivialités", "enfantillages", "bombinage"...), mais où sera extirpé également ce travail même et ses fruits : celui où sont conçues, s'élaborent et naissent les notions et les visions nouvelles. Ce sera l'époque aussi où l'exercice de notre art sera réduit à d'arides et vaines exhibitions de "poids et haltères" cérébraux, aux surenchères des prouesses pour "craquer" les problèmes au concours ("de difficulté proverbiale") — l'époque d'une hypertrophie "supermacho" fiévreuse et stérile, prenant la suite de plus de trois siècles de renouvellement créateur.

7. Mais à nouveau je digresse, en anticipant sur ce que la réflexion m'a enseigné. J'étais parti *7*
d'un double propos, clairement présent en moi dès avant même les débuts de celle-ci : le propos d'une "déclaration d'intentions", et (intimement lié à celui-ci, comme il vient d'apparaître) celui de m'exprimer au sujet de la nature du travail créateur. Il y avait pourtant un troisième propos encore,
moins clairement présent sûrement au niveau conscient, mais répondant à un besoin plus profond L 21
et plus essentiel. Il était suscité par ces "interpellations" parfois déconcertantes, me parvenant de mon passé de mathématicien par la voix de ceux qui avaient été mes élèves ou mes amis (ou du moins, de bon nombre d'entre eux). Au niveau épidermique, ce besoin se traduisait par une envie de "vider mon sac", de dire quelques "vérités déplaisantes". Mais plus profondément, sûrement,

---

Une amorce de constat et de réflexion dans ce sens se trouve dans la note "Le muscle et la tripe" qui ouvre la réflexion sur le yin et le yang (note n° 106).

[14](**) C'est l'évolution examinée dans la note citée dans la précédente note de b. de p. Des liens entre celle-ci et l'Enterrement (de ma personne et de mon œuvre) font leur apparition et sont examinés dans les notes "Les Obsèques du Yin (yang enterre yin (4))", "La circonstance providentielle — ou l'Apothéose", "Le désaveu (1) — ou le rappel", "Le désaveu (2) — ou la métamorphose" (n°s 124, 151, 152, 153). Voir également les notes plus récentes (dans RS IV) "Les détails inutiles" (n° 171(v), partie (c) "Des choses qui ressemblent à rien — ou le dessèchement") et "L'album de famille" (n° 173, partie c. "Celui entre tous — ou l'acquiescement").

[15](***) L'aspect qui est le plus souvent au centre de l'attention dans Récoltes et Semailles, et plus particulièrement dans les deux parties "enquête" (RS II ou "La robe de l'Empereur de Chine", et RS IV ou "Les Quatre Opérations"), et celui aussi, peut-être, qui m'a le plus "estomaqué", est la dégradation de l'éthique du métier, s'exprimant par un pillage, un débinage et un magouillage sans vergogne, pratiqué parmi certains des plus prestigieux et des plus brillants des mathématiciens du moment, et ceci (dans une très large mesure) au vu et su de tous. Pour certains autres aspects plus délicats, et directement liés d'ailleurs à celui-là, je renvoie à la note déjà citée (n° 173 partie c.) "Des choses qui ressemblent à rien — ou le dessèchement".

[16](*) Cette expression est citée et commentée dans la note qui vient d'être citée dans la précédente note de b. de p.

il y avait le besoin de *faire connaissance* enfin avec un certain passé, que j'avais choisi jusque là d'éluder. C'est de ce besoin-là, avant tout, qu'est issu Récoltes et Semailles. Cette longue réflexion a été ma "réponse", au jour le jour, à cette pulsion de connaissance en moi, et à l'interpellation sans cesse renouvelée qui me venait du monde extérieur, du "monde mathématique" que j'avais quitté sans esprit de retour. Mis à part les toutes premières pages de "Fatuité et Renouvellement", celles qui en forment les deux premiers chapitres ("Travail et découverte" et "Le rêve et le Rêveur"), et dès le chapitre qui enchaîne "Naissance de la crainte" (p. 18), avec un "témoignage" qui n'était nullement prévu au programme, c'est ce besoin de faire connaissance de mon passé et de l'assumer pleinement, qui (je crois) a été la force principale en œuvre dans l'écriture de Récoltes et Semailles.

L'interpellation qui m'était venue du monde des mathématiciens, et qui revenait sur moi avec une force nouvelle tout au cours de Récoltes et Semailles (et surtout, au cours de l'"enquête" poursuivie dans les parties II et IV), avait pris d'emblée le masque de la suffisance, quand ce n'était celui du dédain ("délicatement dosé"), de la dérision ou du mépris, que ce soit vis-à-vis de moi (parfois) ou (surtout) vis-à-vis de ceux qui avaient osé s'inspirer de moi (sans se douter, certes, de ce qui les attendait) et qui étaient "classés" comme ayant partie liée à moi, par quelque décret tacite et implacable. Et à nouveau je vois apparaître ici le lien "évident" et "profond", entre le *respect* (ou l'absence de respect) pour la personne d'autrui ; celui pour l'acte de création et pour certains de ses fruits les plus délicats et les plus essentiels ; et enfin le respect pour les règles les plus évidentes de l'éthique scientifique : celles qui s'enracinent dans un respect élémentaire de soi et d'autrui et que je serais tenté d'appeler les *"règles de décence"* dans l'exercice de notre art. Ce sont là autant d'aspects, sûrement, d'un élémentaire et essentiel *"respect de soi"*. Si j'essaie, en une seule formule lapidaire, de faire le bilan de ce que m'a enseigné Récoltes et Semailles au sujet d'un certain monde qui fut le mien, un monde auquel je m'étais identifié pendant plus de vingt
L 22 ans de ma vie, je dirais : c'est un monde qui a *perdu le respect*[17](*).

C'était là une chose déjà fortement sentie, sinon formulée, dès les années qui avaient précédé. Elle n'a fait que se confirmer et se préciser, de façon imprévue toujours et parfois stupéfiante, tout au cours de Récoltes et Semailles. Elle est clairement apparente dès le moment déjà où une réflexion de nature "philosophique" et générale devient soudain un témoignage personnel (dans la section "L'étranger bienvenu" (n° 9, p. 18) ouvrant le chapitre déjà cité "Naissance de la crainte").

Cette perception n'apparaît pourtant pas sur le ton de la récrimination acerbe ou amère, mais (par la logique interne de l'écriture et par l'attitude différente que celle-ci suscite) sur celui d'une *interrogation* : quelle a été ma propre part dans cette dégradation, dans cette perte du respect que je constate aujourd'hui ? C'est là l'interrogation principale qui traverse et porte cette première partie de Récoltes et Semailles, jusqu'au moment où elle se résout finalement en une constatation claire et sans équivoque[18](**). Auparavant, cette dégradation m'était apparue comme "tombée du ciel" soudain, de façon inexplicable et d'autant plus outrageuse, intolérable. Au cours de la réflexion, je découvre qu'elle s'était poursuivie insidieusement, sans que personne sûrement ne la décèle autour de lui ni en lui-même, tout au long des années cinquante et soixante, *y compris dans ma propre personne.*

La constatation de cet humble fait, bien évident sûrement et sans apparence, marque un permier tournant crucial dans le témoignage, et un changement qualitatif immédiat[19](***). C'était là une première chose essentielle que j'avais à apprendre, sur mon passé de mathématicien et sur moi-même. Cette connaissance d'une *part de responsabilité* qui m'incombait dans la dégradation générale (connaissance plus ou moins aiguë suivant les moments de la réflexion) est restée comme une note de fond et comme un rappel, tout au cours de Récoltes et Semailles. Il en a été ainsi,
L 23 surtout, aux moments où ma réflexion prenait les allures d'une enquête sur les disgrâces et sur

[17](*) Là encore, c'est une formulation qui ne s'applique pas seulement à un certain milieu limité, où j'ai eu ample occasion de voir la chose de près, mais elle me paraît résumer une certaine dégradation dans l'ensemble du monde contemporain. (Comparer avec la note de b. de p. [13](*) page L 19 ⟨12⟩.) Dans le cadre plus limité du bilan d'une "enquête" poursuivie dans Récoltes et Semailles, cette formulation apparaît dans la note du 2 avril dernier, "Le respect" (n° 179).

[18](**) Dans les sections "La mathématique sportive" et "Fini le manège" (n°s 40, 41).

[19](***) Dès le lendemain, le témoignage s'approfondit en une méditation sur moi-même, et garde cette qualité particulière dans les semaines qui suivent, jusqu'à la fin de ce "premier souffle" de Récoltes et Semailles (avec la section "Le poids d'un passé", n° 50).

les iniquités d'une époque. Conjointement au désir de comprendre, à la curiosité donc qui anime et porte en avant tout vrai travail de découverte, c'est cette humble connaissance (maintes fois oubliée en chemin et refaisant surface malgré tout, là où on s'y attendait le moins...) qui a préservé mon témoignage de jamais virer (je crois) à la récrimination stérile sur l'ingratitude du monde, voire au "règlement de comptes" avec certains de ceux qui avaient été mes élèves ou des amis (ou les deux).

Cette absence de complaisance vis-à-vis de moi-même m'a donné également ce calme intérieur, ou cette fortitude, qui m'ont préservé des pièges de la complaisance vis-à-vis d'autrui, ou ne serait-ce que ceux d'une fausse "discrétion". Tout ce que je croyais avoir à dire, à un moment ou à un autre de la réflexion, que ce soit sur moi, ou sur tel de mes collègues, ex-élèves ou amis, ou sur un milieu, ou sur une époque, je l'ai dit, sans avoir jamais à bousculer mes réticences. Pour celles-ci, il a suffi à chaque fois que je les examine avec attention, pour qu'elles s'évanouissent sans laisser de traces.

8. Ce n'est pas mon propos dans cette lettre de passer en revue tous les "moments forts" *8*
(ou tous les "moments sensibles") dans l'écriture de Récoltes et Semailles, ou dans telle de ses étapes[20](*). Qu'il me suffise de dire qu'il y a eu, dans ce travail, quatre grandes étapes nettement marquées ou quatre "souffles" — comme les *souffles* d'une respiration, ou comme les *vagues* successives dans un train de vagues surgi, je ne saurais dire comment, de ces vastes masses muettes, immobiles et mouvantes, sans limites et sans nom, d'une mer inconnue et sans fond qui est "moi", ou plutôt, d'une mer infiniment plus vaste et plus profonde que ce "moi" qu'elle porte et qu'elle nourrit. Ces "souffles" ou ces "vagues" se sont matérialisées en les quatre parties de Récoltes et Semailles écrites à présent. Chaque vague est venue sans que je l'aie appelée ni le moins du monde prévue, et à aucun moment je n'aurais su dire où elle allait me porter ni quand elle prendrait fin. Et quand elle avait pris fin et qu'une nouvelle vague déjà avait pris sa suite, pendant un temps encore je me croyais toujours sur la fin d'une lancée (qui serait aussi, à la fin des fins, la fin de Récoltes et Semailles!), alors que j'étais pourtant soulevé et porté déjà vers un autre souffle d'un même et vaste mouvement. C'est avec le recul seulement que celui-ci apparaît clairement et que se L 24
révèle sans équivoque une *structure* dans ce qui avait été vécu comme acte et comme mouvance.

Et sûrement, ce mouvement-là n'a pas pris fin avec mon point final (tout provisoire!) à Récoltes et Semailles, et ne prendra fin non plus avec le point final à cette lettre à toi, laquelle est un des "temps" de ce mouvement. Et il n'est pas né en un jour de juin 1983, ou de février 1984, quand je me suis assis devant ma machine à écrire pour écrire (ou reprendre) une certaines introduction à un certain ouvrage mathématique. Il est né (ou plutôt, il est re-né...) il va y avoir neuf ans, un certain jour dont j'ai gardé souvenance (alors que tant de choses de mon passé lointain ou proche ont sombré...), le jour où la méditation est apparue dans ma vie...

Mais à nouveau je digresse, me laissant porter (et emporter...) par les images et associations nées de l'instant, au lieu de m'en tenir sagement au fil d'un "propos", du prévu. Mon propos aujourd'hui avait été d'enchaîner avec le récit, si succinct soit-il, de la "découverte de l'Enterrement" au mois d'avril dernier, à un moment où depuis deux semaines je croyais avoir terminé Récoltes et Semailles — comment me sont dégringolées dessus en cascade, en l'espace de trois ou quatre semaine à peine, des découvertes les unes plus grosses et plus incroyables que les autres — si grosses et si dingues même que pendant des mois encore, j'ai eu le plus grand mal "à en croire le témoignage de mes saines facultés", à me libérer d'une insidieuse *incrédulité* devant l'évidence[21](*). Cette incrédulité secrète et tenace n'a fini par se dissiper qu'au mois d'octobre dernier (six mois après la découverte de "l'Enterrement dans toute sa splendeur"), à la suite de la visite chez moi de mon ami et ex-élève (occulte, il est vrai) Pierre Deligne[22](**). Pour la première fois, je me suis vu alors confronté à l'Enterrement non plus par le truchement de *textes*, me parlant (en termes certes éloquents!) du débinage, du pillage et du massacre d'une œuvre, et de l'enterrement (en la

[20](*) Tu trouveras une courte rétrospective-bilan, de l'ensemble des trois premières parties de Récoltes et Semailles, dans les deux groupes de notes "Les fruits du soir" (n°s 179–182) et "Découverte d'un passé" (n° 183–186).

[21](*) J'essaye d'exprimer cette difficulté, par le conte "La robe de l'Empereur de Chine", dans la note de même nom (n° 77′), et y reviens à nouveau dans la note "Le devoir accompli — ou l'instant de vérité" (n° 163).

[22](**) Je fais le récit de cette visite dans la note que je viens de citer (dans la précédente note de b. de p.).

personne du maître absent) d'un certain style et d'une certaine approche de la mathématique — mais d'une façon cette fois directe et tangible, sous des traits familiers et par une voix bien connue, aux intonations affables et ingénues. L'Enterrement était là devant moi enfin, "en chair et en os", sous ces traits affairés et anodins que je reconnaissais bien désormais, mais que pour la première
L 25 fois je regardais avec des yeux nouveaux, une attention nouvelle. Voici donc se déployer devant moi celui qui, au cours de ma réflexion des mois précédents, s'était révélé comme le Grand Officiant à mes Obsèques solennelles, comme le "Prêtre en chasuble" en même temps que le principal artisan et le principal "bénéficiaire" d'une "opération" sans précédent, héritier occulte d'une œuvre livrée à la dérision et au pillage…

Cette rencontre se place aux débuts de la "troisième vague" dans Récoltes et Semailles, alors que je venais de m'engager dans la longue méditation sur le yin et le yang, à la poursuite d'une élusive et tenace association d'idées. Sur le coup, ce court épisode ne laisse que la trace d'un écho de quelques lignes, en passant. Il marque pourtant un moment important, dont les fruits n'apparaîtront clairement que des mois plus tard.

Il y a eu un deuxième tel moment de confrontation à "L'Enterrement en chair et en os". C'était il y a dix jours à peine, et venait relancer une fois encore, "en dernière minute", une enquête qui n'en finissait pas de repartir sans cesse. Cette fois, c'était un simple coup de fil à Jean-Pierre Serre[23](*). Cette conversation "à bâtons rompus" est venue confirmer de façon saisissante et au delà même de toute attente, ce que (quelques jours avant à peine) je venais de m'expliquer longuement[24](**), et à mon corps défendant quasiment, au sujet du rôle joué par Serre dans mon Enterrement et sur un "secret acquiescement" en lui à ce qui se passait "juste sous son nez", sans qu'il fasse mine de rien voir ni de rien sentir.

Là encore, comme de juste, la conversation était tout ce qu'il y a de "cool" et d'amicale, et visiblement ces dispositions amicales en Serre à mon égard sont aussi tout ce qu'il y a de sincères et véritables. Cela n'empêche que cette fois j'ai pu *voir* véritablement, ou "toucher" aurais-je envie d'écrire, cet "acquiescement" que je venais de finir par m'admettre ; "secret" sans doute (comme j'avais écrit précédemment) mais surtout *empressé*, comme j'ai pu alors le voir sans possibilité de doute. Un acquiescement empressé et sans réserve, pour que soit enterré ce qui doit être enterré, et pour que, partout où cela s'avère souhaitable et *quels que soient les moyens*, une paternité réelle (que Serre connaît de première main) et indésirable, soit remplacée par une paternité factice
L 26 et bienvenue…[25](***) C'était là une confirmation saisissante d'une intuition apparue une année auparavant déjà, quand j'écrivais[26](*) :

> "Vu dans cette lumière[27](**), le principal officient Deligne apparaît non plus comme celui qui aurait façonné une mode à l'image des forces profondes qui déterminent sa propre vie et ses actes, mais plutôt comme *l'instrument* tout désigné (de par son rôle d'"héritier légitime"[28](***)) d'une *volonté collective* d'une cohérence sans failles, s'attachant à l'impossible tâche d'effacer et mon nom et mon style personnel de la mathématique contemporaine."

Si Deligne m'est apparu alors comme l'"instrument" tout désigné (en même temps que le premier et principal "bénéficiaire") d'une "volonté collective d'une cohérence sans failles", Serre m'apparaît à présent comme *l'incarnation* de cette même volonté collective, et comme le *garant* de son acquiescement sans réserve ; un ascquièscement à toutes les magouilles et escroqueries

[23](*) Cette conversation fait l'objet de la partie e. ("L'Enterrement — ou la pente naturelle") de la note "L'album de famille" (n° 173).

[24](**) Dans la partie c. — ("Celui entre tous — ou l'acquiescement") de la même note (n° 173).

[25](***) C'est là, à peu de choses près, une citation de la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière" (n° 97, page 417).

[26](*) Cette citation est extraite de la même note (voir note de b. de p. précédente), à la même page 417.

[27](**) "A la lumière" de ce propos délibéré, dont il venait d'être question, d'éliminer à tout prix des "paternités indésirables" (voire, "intolérables", pour reprendre l'expression employée dans la note citée).

[28](***) Ce rôle d'"héritier" de Deligne est un rôle à la fois occulte (alors que pas une ligne publiée de Deligne ne peut faire soupçonner qu'il puisse avoir appris quelque chose par ma bouche), et en même temps clairement senti et admis par tous. C'est là un des aspects typiques du double-jeu de Deligne et de son "style" particulier, qu'il ait su jouer avec maestria sur cette ambiguïté, et encaisser les avantages de ce rôle tacite d'héritier, tout en désavouant le défunt maître et en prenant la direction d'opérations d'enterrement de vaste envergure.

innombrables et jusques aux vastes “opérations” de mystification collective et d’appropriation sans vergogne, aussi longtemps que celles-ci concourent à cette “impossible tâche” vis-à-vis de ma modeste et défunte personne, ou vis-à-vis de tel autre[29](****) qui a osé se réclamer de moi et faire figure, envers et contre tous, de “continuateur de Grothendieck”.

C’est un des aspects paradoxaux et déconcertants, parmi de nombreux autres dans l’Enterre- L 27
ment, que celui-ci soit l’œuvre avant tout, pour ne pas dire exclusivement, de ceux qui avaient été mes amis ou mes élèves, dans un monde où jamais je ne m’étais connu d’ennemis. C’est à ce titre surtout, je crois, que Récoltes et Semailles te concerne plus qu’un autre, et que cette lettre que je suis en train de t’écrire se veut une *interpellation* à son tour. Car si tu est mathématicien, et si tu es un de ceux qui furent mes élèves, ou qui furent mes amis, tu n’es sans doute pas étranger à l’Enterrement, que ce soit par actes ou par connivence, et ne serait-ce que par ton silence vis-à-vis de moi, au sujet d’une chose qui se déroule devant le pas de ta porte. Et si (par extraordinaire) tu accueilles mes humbles paroles et le témoignage qu’elles te portent, plutôt que de rester enfermé derrière tes portes closes et de renvoyer ces messagers malvenus, tu apprendras alors, peut-être, que ce qui a été enterré par tous et avec ta participation (active, ou par tacite acquiescement), ce n’est pas seulement l’œuvre d’un autre, fruit et vivant témoignage de mes amours avec la mathématique ; mais qu’à un niveau plus secret encore que cet enterrement (qui jamais ne dit son nom...) et plus profond, c’est une part vivante et essentielle de ton propre être, de ton pouvoir originel de connaître, d’aimer et de créer, qu’il t’a plu d’enterrer par tes propres mains en la personne d’un autre.

Parmi tous mes élèves, Deligne avait occupé une place bien à part, sur laquelle je m’étends longuement au cours de la réflexion[30](*). Il a été, et de très loin, le plus “proche”, le seul aussi (élève ou pas) à avoir assimilé intimement et fait sienne[31](**) une vaste vision qui était née et avait grandi en moi longtemps déjà avant notre rencontre. Et parmi tous mes amis partageant avec moi une commune passion pour la mathématique, c’était Serre, lequel avait en même temps fait un peu figure d’aîné, qui était le plus proche (et de loin, également), comme celui (notamment) qui pendant une décennie avait joué dans mon travail un rôle unique de “détonateur” pour certains de mes grands investissements, et pour la plupart des grandes idées-force qui ont inspiré ma pensée L 28
mathématique au cours des années cinquante et soixante, jusqu’au moment de mon départ. Cette relation très particulière que l’un et l’autre avait à ma personne n’est pas sans liens, certes, avec les moyens exceptionnels de l’un et de l’autre, qui leur a assuré un ascendant également exceptionnel sur les mathématiciens de leur génération, et de celles qui ont suivi. Mis à part ces points communs, les tempéraments et les façons de Serre et de Deligne me paraissent d’ailleurs aussi dissemblables qu’il est possible, aux antipodes l’un de l’autre à bien des égards.

Quoi qu’il en soit, s’il y a eu des mathématiciens qui, à un titre ou à un autre, ont été “proches” de ma personne et de mon œuvre (et, ce qui plus est, connus pour tels), c’est bien Serre et Deligne : l’un, un aîné et une source d’inspiration dans mon œuvre pendant une période cruciale de gestation d’une vision ; l’autre, le plus doué de mes élèves, pour lequel j’ai été à mon tour (et suis resté, Enterrement ou pas...) sa principale (et secrète...) source d’inspiration[32](*). Si un Enterrement s’est mis en branle aux lendemains de mon départ (devenu “décès” en bonne et due forme), et s’est

[29](****) Je pense ici à *Zoghman Mebkhout*, dont il est question pour la première fois dans l’Introduction, 6 (“L’Enterrement”), puis dans la note “Mes orphelins” (n° 46), et dans les notes (écrites ultérieurement, après la découverte de l’Enterrement) “Echec d’un enseignement (2) — ou création et fatuité” et “Un sentiment d’injustice et d’impuissance” (n°s 44′, 44″). Je découvre l’inique opération d’escamotage et d’appropriation de l’œuvre de pionnier de Mebkhout, au fil des onze notes formant le Cortège VII de l’Enterrement, “Le Colloque — ou faisceaux de Mebkhout et Perversité” (n°s 75–80). Une enquête et un récit plus circonstanciés sur cette (quatrième et dernière) “opération” forme la partie la plus étoffée de l’enquête “Les quatre opérations”, sous le nom qui s’imposait *“L’Apothéose”* (notes n°s 171(i) à 171_4).

[30](*) Voir surtout, à ce sujet, le groupe des dix-sept notes “Mon ami Pierre” (n°s 60–71) dans RS II.

[31](**) Cette “vaste vision”, que Deligne a bel et bien “assimilée intimement et fait sienne”, avait exercé une fascination puissante sur lui, et continue à le fasciner malgré lui, alors qu’une force impérieuse le pousse en même temps à la détruire, à faire éclater son unité foncière et à s’emparer des morceaux épars. Ainsi, son antagonisme occulte vis-à-vis d’un maître renié et “défunt” est l’expression d’une division en son être, qui a profondément marqué son œuvre après mon départ — œuvre qui est restée très loin en deçà des moyens assez prodigieux que je lui avais connus.

[32](*) Voir à ce sujet la précédente note de b. de p.

concrétisé en un interminable cortège d'"opérations" grandes et petites au service d'une même fin, cela n'a pu se faire qu'avec le concours conjugué et étroitement solidaire de l'un et de l'autre, de l'ex-aîné et de l'ex-élève (voir, ex-"disciple") : l'un prenant la direction discrète et efficace des opérations, tout en sonnant le ralliement de certains de mes élèves[33](**), en mal de massacre du *Père* (sous l'effigie grotesque et dérisoire d'une pléthorique et bombinante *Supernana*) ; et l'autre donnant un "feu vert" sans réserve, inconditionnel et illimité à la poursuite des (quatre) opérations (de débinages, carnage, dépeçage et de partage d'une inépuisable dépouille...).

9 **9**. Comme je l'ai déjà laissé entrendre tantôt, il m'a fallu surmonter des résistances intérieures considérables, ou plutôt les faire se résorber par un travail patient, méticuleux et tenace, pour parvenir à me séparer de certaines images familières, solidement assises, d'une inertie considérable, qui depuis des décennies avaient pris chez moi (comme chez tout le monde, et chez toi aussi, sûrement) la place d'une perception directe et nuancée de la réalité — en l'occurence, de celle d'un
L 29 certain monde mathématique, auquel je continue à être relié par un passé et par une œuvre. Une des plus fortement ancrées de ces images, ou idées toutes faites, c'est qu'il paraît exclu d'emblée qu'un savant de notoriété internationale, voire, un homme qui fait figure de grand mathématicien, puisse se payer (ne fut-ce qu'à titre exceptionnel, et encore moins comme une chère habitude...) des escroqueries petites ou grandes ; ou s'il s'abstient (par vieille habitude encore) d'y tremper la main lui-même, qu'il puisse néanmoins accueillir à bras ouverts telles opérations (défiant tout sentiment de décence, par moments) montées par un autre, et où, pour une raison ou une autre, il trouve son compte.

Cette inertie de l'esprit a été telle chez moi, que c'est il y a moins de deux mois seulement, au terme d'une longue réflexion qui s'était poursuivie déjà pendant une année entière, que j'ai fini par entrevoir timidement que Serre y était peut-être aussi pour quelque chose, dans cet Enterrement — chose qui à présent m'apparaît comme une évidence, indépendamment même de la conversation éloquente que j'ai eue avec lui dernièrement. Comme pour tous les membres du "milieu Bourbaki" qui m'avait accueilli avec bienveillance à mes débuts, et tout particulièrement dans son cas, il y avait pour moi une sorte de "tabou" tacite autour de sa personne. Il représentait l'incarnation même d'une certaine "élégance" — d'une élégance qui ne se limite nullement à la forme, mais qui inclut aussi une rigueur, une probité scrupuleuse.

Avant que je ne découvre l'Enterrement, le 19 avril l'an dernier, l'idée ne me serait pas venue, même en rêve, qu'un de ceux qui avaient été mes élèves soit capable, d'une malhonnêteté dans l'exercice de son métier, que ce soit vis-à-vis de moi ou de quiconque ; et c'est pour le plus brillant d'entre eux, celui aussi qui avait été le plus proche de moi, qu'une telle supposition m'aurait semblé la plus aberrante ! Pourtant, dès le moment déjà de mon départ et tout au long des années qui ont suivi et jusqu'à aujourd'hui même, j'avais eu ample occasion de me rendre compte à quel point sa relation à moi était divisée. Plus d'une fois, aussi, je l'ai vu user (pour le seul plaisir, aurait-on dit) du pouvoir de décourager et d'humilier, quand l'occasion était propice. J'en ai été à chaque fois profondément affecté (plus, sans doute, que je n'aurais voulu me l'admettre...). C'étaient là des signes bien assez éloquents d'un dérèglement profond, lequel (j'avais eu ample occasion également de le constater) n'était nullement limité à sa seule personne, même dans le cercle des plus limités de ceux qui avaient été mes élèves. Un tel dérèglement, par la perte du respect de la personne d'autrui, n'est pas moins flagrant et moins profond, que celui qui se manifeste par ce qu'on appelle
L 30 une "malhonnêteté professionnelle". N'empêche que la découverte d'une telle malhonnêteté est venue pour moi comme une surprise totale et comme un choc.

Dans les semaines qui ont suivi cette révélation époustouflante, suivie par toute une "cascade" d'autres de la même eau, je me suis d'ailleurs rendu compte peu à peu qu'un certain magouillage, parmi certains de mes élèves[34](*), avait commencé déjà dès les années qui ont précédé mon départ. Cela a été particulièrement flagrant, justement, chez le plus brillant d'entre eux — celui, après mon départ, qui a donné le ton et (comme j'écrivais tantôt) "pris la direction discrète et efficace des opérations". Avec le recul de près de vingt ans, ce magouillage m'apparaît à présent comme

[33](**) Il s'agit ici, très exactement, des cinq autres élèves qui ont choisi comme thème principal (tout comme Deligne) celui de la cohomologie des variétés.

[34](*) Voir la précédente note de b. de p.

une évidence, il “crevait les yeux”. Si j’ai alors choisi de fermer les yeux sur ce qui se passait, tout à la poursuite de la “baleine blanche” dans un monde “où tout n’est qu’ordre et beauté” (comme il me plaisait à me l’imaginer), je constate aujourd’hui que je n’ai pas su assumer alors la responsabilité qui m’incombait, vis-à-vis d’élèves apprenant à mon contact un métier que j’aime ; un métier qui est autre chose encore qu’un simple savoir-faire, ou le développement d’un certain “flair”, par une complaisance vis-à-vis d’élèves brillants, qu’il m’a plu (par décret tacite) de traiter en “êtres à part” et au dessus de tout soupçon, j’ai contribué alors ma part[35](**) à l’éclosion de la corruption (sans précédent, me semble-t-il) que je vois s’étaler aujourd’hui dans un monde et parmi des êtres qui m’avaient été chers.

Certes, vue leur inertie immense, il a fallu un travail intense et soutenu pour me séparer de ce qu’on a coutume d’appeler des “illusions” (non sans quelque intonation de regret…), et que j’appellerais plutôt des idées toutes faites ; sur moi-même, sur un milieu auquel je m’étais identifié naguère, sur des personnes que j’ai aimées et que peut-être j’aime encore — me “séparer” de ces idées, ou plutôt, *les laisser se détacher de moi*. Cela a été un travail, ça oui, mais jamais une lutte — un travail qui m’a apporté, parmi beaucoup d’autres choses de prix, des moments de tristesse parfois, mais jamais un moment de regret ni d’amertume. L’amertume est un des moyens d’éluder une connaissance, d’éluder le message d’un vécu ; de se maintenir dans une certaine illusion tenace L 31
sur soi-même, au prix d’une autre “illusion” (en négatif, en quelque sorte) sur le monde et sur autrui.

C’est sans amertume et sans regret que je vois se détacher de moi une à une, comme autant de poids encombrants voire écrasants, ces idées toutes faites qui m’avaient été “chères”, par vieille habitude et parce qu’elles étaient par là “depuis toujours”. Elles étaient devenues, c’est sûr, comme une seconde nature. Mais cette “seconde nature” n’est pas “moi”. De m’en séparer morceau par morceau n’est pas un déchirement ni même une frustration, de celui qui se verrait dépouillé de choses qui ont pour lui du prix. Le “dépouillement” dont je parle vient comme la récompense et le fruit d’un *travail*. Son signe est un soulagement immédiat et bienfaisant, une *libération* bienvenue.

10. Comme de juste, cette lettre ne ressemble pas du tout à ce que j’avais prévu en m’y *10*
mettant. Je pensais surtout y faire un petit “topo” sur l’Enterrement : voilà ce qui s’est passé dans les grandes lignes, tu me croiras ou pas (moi-même j’ai eu du mal à le croire…), mais c’est bien ça pourtant, indubitable, même, que ça te plaise ou non, publications noir sur blanc tel périodique ou tel livre, telle date telle page, il y a qu’à regarder — d’ailleurs tout est dévissé par le menu dans Récoltes et Semailles ; voir “Quatre Opérations” telles notes — à prendre ou à laisser ! Et si tu préfères t’abstenir de me lire, d’autres s’en chargeront bien à ta place…

Finalement il n’y a rien eu de tout ça — et pourtant cette lettre en est déjà au cap des trente pages, alors que j’en prévoyais cinq ou six en tout et pour tout. Sans même que j’aie fait exprès, ce sont les choses essentielles que j’ai été amené à te dire, au fil des pages, alors que ce “sac” que j’avais été si impatient de vider (là bien en évidence pour le coup, aux premières pages !), il n’est toujours pas déballé ! Ça ne me chatouille même plus dans les doigts, l’envie s’est dissipée en chemin. J’ai compris que ce n’était pas ici le lieu…

A vrai dire, la partie IV de Récoltes et semailles (et la plus longue de toutes), ayant nom “L’Enterrement (3)” ou “Les Quatre Opérations”, est issue d’une “note” prévue initialement comme “un petit topo” justement, pour résumer dans les grandes lignes ce que m’avait révélé l’enquête-à-surprise (et en coup de vent) de l’année dernière, poursuivie dans la partie II (“L’Enterrement (1)”, ou “La robe de l’Empereur de Chine”). Je pensais qu’il y en aurait pour une “note” de cinq ou dix pages, pas plus. Finalement, de fil en aiguille, cela a fait repartir l’enquête, il y en a eu pour près de quatre cents pages — près du double de la partie dont j’étais censé faire un résumé ou tirer L 32
un bilan ! Ça fait donc qu’il manque toujours le petit topo en question, alors que dans les six cents pages de Récoltes et Semailles sont consacrées à l’enquête sur l’Enterrement. C’est un peu idiot,

[35](**) Cette “contribution”-là apparaît notamment dans la note “L’être à part” (n° $67'$), ainsi que dans les deux notes “L’ascension” et “L’ambiguïté” (n°s $63'$, $63''$), et à nouveau (dans un éclairage un peu différent) à la fin de la note “L’éviction” (n° 169_1). Un autre type de “contribution” apparaît dans “Fatuité et Renouvellement”, avec des attitudes de fatuité vis-à-vis de jeunes mathématiciens moins brillamment doués. Cette prise de conscience d’une part de responsabilité dans une dégradation générale culmine dans la section “La mathématique sportive” (n° 40).

c'est vrai. Mais il sera toujours temps de le rajouter dans une troisième partie à l'Introduction (qui n'en est plus à dix ou vingt pages près), avant de confier mes notes à un imprimeur.

Les cinq parties de Récoltes et Semailles (dont la dernière n'est pas terminée encore, et ne le sera sans doute pas avant quelques mois) représentent une alternance de (trois) vagues-"méditation" et de (deux) vagues-"enquête". Il y a là comme un reflet, en raccourci, de ma vie de ces dernières neuf années, qui a consisté en une alternance, elle aussi, de "vagues" surgies des deux passions qui aujourd'hui dominent ma vie, la passion de la méditation et la passion mathématique. Et à vrai dire, les deux parties (ou "vagues") de Récoltes et Semailles que je viens de qualifier du nom à l'emporte-pièce "enquête", sont celles justement qui sont surgies directement de mon enracinement dans mon passé de mathématicien, mues par la passion mathématique en moi et par les attachements égotiques qui se sont enracinés en elle.

La première vague, "Fatuité et Renouvellement", est une première rencontre avec mon passé de mathématicien, débouchant sur une méditation sur mon présent, dont je viens de découvrir l'enracinement dans ce passé. Sans que cela ait été le moins du monde prémédité, certes, cette partie pose le "ton de base" pour toute la suite de Récoltes et Semailles, elle est comme une préparation intérieure, providentielle et indispensable, pour assumer la découverte de "l'Enterrement dans toute sa splendeur" qui la suit de près, au cours de la deuxième vague, "L'Enterrement (1) — ou la robe de l'Empereur de Chine". Plus qu'une "enquête", à vrai dire, c'est bien là l'histoire de cette *découverte* au jour le jour, de son impact sur mon être, de mes efforts pour faire face à ce qui me dégringolait ainsi dessus sans crier gare, pour arriver à situer l'incroyable en termes de mon vécu, de ce qui a fini par me devenir familier, le rendre intelligible tant bien que mal. Ce mouvement débouche sur un premier aboutissement provisoire, dans la note "Le Fossoyeur — ou la Congrégation toute entière" (n° 97), premier essai pour discerner une explication et un *sens* dans quelque chose qui, depuis des années déjà et maintenant de façon plus aiguë que jamais, prenait les allures d'un redoutable défi au bon sens !

L 33 Ce même deuxième mouvement débouche également sur un "épisode maladie"[36](*), me contraignant à un repos absolu et mettant fin pendant plus de trois mois à toute activité intellectuelle. C'était à un moment où je me croyais à nouveau sur le point d'avoir mené à terme Récoltes et Semailles (à des dernières tâches "d'intendance" près...). En reprenant une activité normale, vers la fin septembre l'an dernier, et m'apprêtant à mettre enfin la dernière main à mes notes restées en détresses, je croyais toujours en avoir pour deux ou trois notes terminales à rajouter, y compris une au sujet de "l'incident-santé" par lequel je venais de passer. En fait, de semaine en semaine et de mois en mois, c'est mille pages encore qui sont venues — plus du double de ce qui était déjà écrit — et cette fois, il est bien clair que je n'ai toujours *pas* terminé[37](*) ! En fait, cette longue interruption, pendant laquelle j'avais perdu pratiquement le contact avec une substance qui était tout ce qu'il y a de chaude (et même brûlante !) au moment de la quitter, m'a pratiquement forcé à revenir sur cette substance avec des yeux nouveaux, si je ne voulais me borner à "boucler" bêtement la fin dernière d'un "programme" avec lequel j'avais perdu un contact vivant.

C'est ainsi que nait la troisième vague dans le vaste mouvement qu'est Récoltes et Semailles — une longue "vague-méditation" sur le thème du yin et du yang, les versants "ombre" et "lumière" dans la dynamique des choses et dans l'existence humaine. Issue du désir d'une compréhension plus approfondie des forces profondes à l'œuvre dans l'Enterrement, cette méditation acquiert pourtant dès le début une autonomie et une unité propres, et se porte d'emblée vers ce qui est le plus universel, comme aussi vers ce qui est le plus intimement personnel. C'est au cours de cette méditation que je découvre cette chose (évidente à vrai dire, pour peu qu'on se pose la question), que dans ma démarche spontanée à la découverte des choses, que ce soit en mathématique ou ailleurs, le "ton de base" est "yin", "féminin" ; et aussi et surtout, que contrairement à ce qui se passe le plus souvent, je suis resté fidèle à cette nature originelle en moi[38](**), sans jamais l'infléchir ou la corriger pour me conformer aux valeurs dominantes en honneur dans les milieux environnants. Cette découverte

[36](*) Cet épisode fait l'objet de deux notes "L'incident — ou le corps et l'esprit" et "Le piège — ou facilité et épuisement" (n°s 98, 99), ouvrant le "Cortège XI" nommé "Le défunt (toujours pas décédé)".

[37](*) "Toujours pas terminé" — ne serait-ce que parce qu'il doit encore venir une partie V, qui n'est pas terminée au moment d'écrire ces lignes.

[38](**) Cette "fidélité à ma nature originelle" n'a nullement été totale d'ailleurs. Pendant longtemps, elle s'est

m'apparaît d'abord comme une simple curiosité. C'est peu à peu seulement qu'il se révèle pourtant L 34
comme une clef essentielle pour une compréhension de l'Enterrement. De plus — et c'est là une chose qui me paraît de plus grande portée encore — je vois maintenant très clairement et sans résidu du moindre doute ceci : que si, avec des dons intellectuels nullement exceptionnels, j'ai pu néanmoins constamment donner ma pleine mesure dans mon travail mathématique, et produire une œuvre et enfanter une vision vastes, puissantes et fécondes, ce n'est à rien d'autre qu'à cette fidélité que je le dois, à cette absence de tout souci de me conformer à des normes, grâce à quoi je m'abandonne avec une totale confiance à la pulsion de connaissance originelle, sans la tailler ni ne l'amputer en rien de ce qui fait sa force et sa finesse et sa nature indivise.

Ce n'est pourtant pas la créativité et ses sources qui se trouvent au centre de l'attention dans cette méditation "L'Enterrement (2) — ou la Clef du Yin et du Yang", mais c'est bien plutôt "le conflit", l'état de bloquage de la créativité, ou de dispersion de l'énergie créatrice par l'affrontement, dans la psyché, de forces antagonistes (le plus souvent occultes). Les aspects de *violence*, de violence (en apparence) "gratuite", "pour le plaisir", m'avaient déconcerté plus d'une fois dans l'Enterrement, et ont fait resurgir une foule de situations vécues similaires. L'expérience de cette violence a été dans ma vie comme "le noyau dur, irréductible, de l'expérience du conflit". Jamais encore je ne m'étais confronté au mystère redoutable de l'existence même et de l'universalité de cette violence dans l'existence humaine en général, et dans la mienne en particulier. C'est ce mystère qui est au centre de l'attention, tout au long de la deuxième moitié (le versant "yin", ou "déclin") de la méditation sur le yin et le yang. C'est au cours de cette partie de la méditation que se dégage progressivement une vision plus profonde du sens de l'Enterrement, et des forces qui s'y expriment. C'est aussi la partie de Récoltes et Semailles qui a été la plus féconde, il me semble, au niveau de la connaissance de moi-même, en me mettant en contact avec des questions et des situations névralgiques, et en me faisant sentir justement ce caractère "névralgique", qui jusqu'à l'an dernier encore était resté éludé.

Une fois au bout de cette interminable "digression" sur le yin et le yang, je restais toujours, à peu de choses près, avec mes "deux ou trois notes" à écrire encore (plus une ou deux autres encore, tout au plus, dont l'une avait déjà son nom tout trouvé "Les quatre opérations"...), pour en avoir terminé avec Récoltes et Semailles. On connaît la suite : ces "quelques dernières notes" ont fini par
faire la partie la plus longue de Récoltes et semailles, de près de cinq cents pages. C'est donc là L 35
la "quatrième vague" du mouvement. C'est aussi la troisième et dernière partie de l'Enterrement, et je lui ai donné le nom "Les Quatre Opérations", lequel est aussi celui du groupe de notes ("Les quatre opérations (sur une dépouille)") qui constitue le cœur de ce quatrième souffle de la réflexion. C'est là, dans Récoltes et Semailles, la partie "enquête" au sens le plus strict du terme — avec ce grain de sel, pourtant, que cette enquête ne se borne pas au pur aspect "technique", à l'aspect "détective" en somme, mais que la réflexion y est mue avant tout, comme partout ailleurs dans Récoltes et Semailles, par le désir de connaître et de comprendre. Le ton y est plus "musclé" certes que dans la première partie de l'Enterrement, où j'en étais encore, un peu, à me frotter les yeux et à me demander si j'étais en train de rêver ou quoi ! Cela n'empêche que les faits mis à jour au fil des pages viennent souvent à point nommé, pour illustrer sur le vif beaucoup de choses qui avaient été seulement effleurées en passant ici ou là, sans s'incarner dans des exemples précis et frappants. C'est dans cette partie aussi que les digressions mathématiques prennent une place importante, stimulées par un contact renouvelé (par les nécessités de l'enquête) avec une substance que pendant quinze ans j'avais perdue de vue. Il y a également, à l'autre bout du spectre, des récits sur le vif des mésaventures de mon ami Zoghman Mebkhout (à qui cette partie-là est dédiée), aux mains d'une "maffia" de haut vol et sans scrupules, dont il n'avait aucunement rêvé en s'embarquant dans le sujet (passionnant certes, et d'anodine apparence) de la cohomologie des variétés en tous genres. Pour un fil conducteur succinct à travers le dédale intriqué des notes, sous-notes, sous-sous-notes... de toute cette partie "enquête", je te renvoie à la table des matières (notes $167'$ à 176_7), et à la première des notes du paquet, "Le détective — ou la vie en rose" (n°

bornée à mon travail mathématique, alors que partout ailleurs et notamment dans mes relations à autrui, je suivais le mouvement général en valorisant et donnant primauté aux traits en moi ressentis comme "virils", et en réprimant les traits "féminins". Il en est question de façon assez circonstanciée dans le groupe de notes "Histoire d'une vie : un cycle en trois mouvements" (n° 107–110), qui ouvre pratiquement la Clef du Yin et du Yang.

167′). Je signale cependant que cette note, datée du 22 avril, a été ensuite un peu “dépassée par les événements”, puisque, de rebondissements en rebondissements, cette enquête que je croyais alors (pratiquement) menée à terme, a continué à brin de zinc pendant deux mois encore.

Ce quatrième souffle s'est prolongé sur plus de quatre mois d'affilée, depuis la mi-février jusque vers la fin juin. C'est dans cette partie de la réflexion surtout, par un “travail sur pièces” méticuleux et obstiné, que s'établit peu à peu au fil des jours et des pages, un contact concret, tangible, avec la réalité de l'Enterrement ; que j'arrive à me “familiariser” avec lui, en somme, tant soit peu, nonobstant les réactions viscérales de refus qu'il avait suscitées (et qu'il continue à susciter) en moi, faisant obstacle à une véritable prise de connaissance. Cette longue réflexion prend son départ
L 36 avec une rétrospective sur la visite de Deligne (dont il a été question déjà dans cette lettre), et elle s'achève avec la réflexion “de dernière minute” sur ma relation à Serre et sur le rôle de Serre dans l'Enterrement[39](*). C'était d'avoir tacitement mis Serre “hors de cause”, en faveur de ce “tabou” dont j'ai déjà parlé, qui me semble maintenant la lacune la plus sérieuse peut-être qui restait dans ma compréhension de l'Enterrement, jusqu'au mois dernier encore — et c'est cette réflexion “de dernière minute” qui du coup m'apparaît comme la chose la plus importante que m'ait apportée ce “quatrième souffle” de Récoltés et Semailles, pour une appréhension moins ténue, plus étoffée de l'Enterrement et des forces qui s'y expriment.

11 **11**. Je crois que j'ai fini de faire le tour des choses les plus importantes que j'avais envie de te dire au sujet de Récoltes et Semailles, pour te faire savoir déjà “de quoi il s'agit”, sûrement, j'en ai dit plus qu'assez pour te permettre de juger si *toi*, tu considères que la lettre de (plus de) mille pages qui doit suivre “te concerne”, ou non — et par suite, si tu vas ou non continuer ta lecture. Pour le cas où ce serait “oui”, il me semble utile de joindre encore quelques explications (de nature pratique, notamment) au sujet de la *forme* de Récoltes et Semailles.

Cette forme est le reflet et l'expression d'un certain *esprit*, que j'ai essayé de faire “passer” dans les pages qui précèdent. Par rapport à mes publications passées, s'il y a une qualité nouvelle qui apparaisse dans Récoltes et Semailles, et également dans “A la Poursuite des Champs” dont il est issu, c'est sans doute la *spontanéité*. Certes, il y a des fils conducteurs, et des grandes interrogations, qui donnent sa cohérence et son unité à l'ensemble de la réflexion. Celle-ci pourtant se poursuit au jour le jour, sans “programme” ou “plan” préétabli, sans qu'il soit question jamais de me fixer
L 37 d'avance “ce qu'il fallait démontrer”. Mon propos n'est pas de démontrer, mais bien de *découvrir*, de pénétrer plus avant dans une substance inconnue, de faire se condenser ce qui n'est encore que pressenti, soupçonné, entrevu. Je peux dire, sans aucune exagération vraiment, que dans ce travail, il n'y a pas un seul jour ni une seule nuit de réflexion qui se soit déroulé dans le champ du “prévu”, en termes des idées, images, associations qui étaient présentes au moment où je me suis assis devant la feuille blanche, pour y poursuivre obstinément un “fil” tenace, ou pour en reprendre un autre qui vient d'apparaître. A chaque fois, ce qui apparaît dans la réflexion est *autre* que ce que j'aurais su prédire, si je m'étais hasardé à essayer de décrire d'avance tant bien que mal ce que je croyais voir devant moi. Le plus souvent, la réflexion s'engage dans des voies entièrement imprévues au départ, pour déboucher sur des paysages nouveaux, tout aussi imprévus. Mais alors même qu'elle s'en tiendrait à un itinéraire plus ou moins prévu, ce que me révèle le voyage au fil des heures diffère autant de l'image que j'en avais en me mettant en route, qu'un paysage réel, avec ses jeux d'ombre fraîche et de chaude lumière, sa perspective délicate et changeante au gré des pas dû randonneur, et ces sons innombrables et ces parfums sans nom portés par une brise qui fait danser les herbes et chanter les futaies. . . — qu'un tel paysage vivant, insaisissable, diffère d'une carte postale, si belle et réussie, si “juste” soit-elle.

[39](*) Dans les parties c., d. e. de la note “L'album de famille” (n° 173), dont la dernière est datée du 18 juin (il y a exactement dix jours). Il y a une seule note ou portion de note dont la date soit ultérieure (savoir, “cinq thèses pour un massacre — ou la piété filiale”, n° 176_7, datée du lendemain le 19 juin). Tu noteras que dans cette quatrième partie de Récoltes et Semailles, ou “partie enquête”, contrairement à ce qui a lieu pour les autres, les notes se suivent souvent dans un ordre logique plutôt que chronologique. Ainsi, les deux dernières notes de l'Enterrement (formant le “De Profundis” final) sont datées du 7 avril, deux mois et demi avant la note que je viens de citer. Je signale quand même qu'en dehors de la partie “enquête” proprement dite de l'Enterrement (3) (notes n°s 167′–176_7), formant le “cinquième temps” de la cérémonie Funèbre (dont la Clef du Yin et du Yang est le deuxième), les notes se suivent dans l'ordre où elles ont été écrites, à de rares exceptions près.

C'est la réflexion poursuivie d'une traite, au cours d'une journée ou d'une nuit, qui constitue l'unité indivise, la cellule vivante et individuelle en quelque sorte, dans l'ensemble de la réflexion (Récoltes et Semailles, en l'occurence). Celle-ci est à chacune de ces unités (ou ces "notes"[40](*), formant mélodie...) ce que le corps d'un organisme vivant est à chacune de ses cellules individuelles, L 38
d'une diversité infinie, remplissant chacune une place et une fonction qui n'appartient qu'à elle.

Parfois cependant, dans une même réflexion poursuivie d'une traite, on perçoit après-coup des césures importantes, qui y font distinguer plusieurs telles unités ou messages, dont chacune dès lors reçoit son propre nom et par là acquiert une identité et une autonomie propres. En d'autres moments par contre, une réflexion qui s'était trouvée écourtée pour une raison ou une autre (fortuite le plus souvent), se prolonge spontanément le lendemain ou surlendemain ; ou une réflexion poursuivie sur deux ou plusieurs journées consécutives apparaît pourtant, rétrospectivement, comme si elle s'était poursuivie d'une seule traite ; on dirait que seul le besoin du sommeil nous ait obligé, à notre corps défendant, d'y inclure quelque césure (en quelque sorte "physiologique"), marquée seulement par une lapidaire indication de date (voire, par plusieurs) entre tels alinéas consécutifs de la "note" envisagée, laquelle se distingue alors comme telle par un nom unique.

Ainsi, chacune des notes de Récoltes et Semailles a son individualité propre, un visage et une L 39
fonction qui la distinguent de toute autre. Pour chacune, j'ai essayé d'exprimer sa particularité propre par son *nom*, censé restituer ou évoquer l'essentiel, ou tout au moins quelque chose d'essentiel, de ce qu'elle "a à dire". Chacune, je la reconnais véritablement, avant toute autre chose, par son nom, et c'est par ce nom aussi que je l'appelle, chaque fois que par la suite j'ai besoin de son concours.

Souvent le nom s'est présenté à moi spontanément, avant même que j'y aie songé. C'est son apparition inopinée qui me signale, alors, que cette note-là que je suis encore en train d'écrire est sur le point d'être achevée — qu'elle a dit ce qu'elle avait à dire, le temps de terminer l'alinéa que je suis en train d'écrire... Souvent aussi, le nom apparaît, tout aussi spontanément, en relisant les notes de la veille ou de l'avant-veille, avant de poursuivre ma réflexion. Parfois, il se modifie quelque peu au cours des jours ou des semaines qui suivent l'apparition de la note nouvelle venue, ou il s'enrichit d'un deuxième nom auquel je n'avais pas songé tout d'abord. Beaucoup de notes ont un double

[40](*) Originellement, en écrivant Fatuité et Renouvellement, le nom "note" était pour moi synonyme d'"annotation", jouant le rôle d'une note de base de page. Pour des raisons de commodité typographique, j'avais préféré rejeter ces annotations à la fin du texte (notes 1 à 44, pages 141 et 171). Une des raisons pour ce faire, était que certaines de ces "notes" ou "annotations" s'étendent sur une ou plusieurs pages, et deviennent plus longs même que le texte qu'elles sont censées commenter. Quant aux "unités" indivises du "premier jet" de la réflexion, à défaut d'un meilleur nom je les ai appelées alors "sections" (moins rébarbatif que "paragraphes" !).

Cette situation, et la structure du texte, change avec la partie suivante, qui initialement s'appelait "L'Enterrement", et qui est devenue "L'Enterrement (1)" (ou "La robe de l'Empereur de Chine"). Cette réflexion a enchaîné sur la double-note "Mes orphelins" et "Refus d'un héritage — ou le prix d'une contradiction" (notes n°s 46, 47, pages 177, 192), venant en annotation à la "section" ultime de Récoltes et Semailles (ou plutôt, de ce qui allait être sa partie I, ou Fatuité et Renouvellement), "Le poids d'un passé" (n° 50, p. 131). Par la suite, s'y sont rajoutées d'autres annotations à cette même section (les notes n°s 44′ et 50), et d'autres notes encore venant en annotations à "Mes orphelins", qui à leur tour donnaient naissance à de nouvelles notes annotantes ; sans compter, cette fois, de véritables notes de bas de page, quand les annotations prévues étaient (et restaient, une fois mises noir sur blanc) de dimensions modestes. Ainsi, théoriquement, toute cette partie-là de Récoltes et Semailles (qui était censée alors en constituer la partie deuxième et terminale) apparaissait comme un ensemble de "notes" à la "section" "Poids d'un passé". Par l'inertie acquise, cette subdivision en "notes" (au lieu de "sections") s'est maintenue encore dans les trois parties suivantes, où j'utilise conjointement, comme moyen d'annotation pour un "premier jet" de la réflexion, aussi bien la note de bas de page (quand ses dimensions le parmettent), que la note ultérieure auquel il est fait renvoi dans le texte.

Typographiquement, la "note" se distingue de la "section" (utilisée dans RS I comme unité de base du "premier jet" de la réflexion) par un signe tel que ([1]), ([2]) etc (comprenant le numéro de la note placé entre parenthèses et "en l'air", suivant un usage répandu pour les renvois à des annotations), placé soit au début de la note en question, soit à titre de renvoi à l'endroit approprié du texte qui réfère à elle. Les sections sont désignées par les chiffres arabes de 1 à 50 (à l'exclusion de rébarbatifs indices et exposants, comme j'ai été amené à en utiliser pour les notes, par des impératifs de nature pratique). Cela dit, on peut dire qu'il n'y a aucune différence essentielle entre la fonction des "sections" dans la première partie de Récoltes et Semailles, et celle des "notes" dans les parties ultérieures. Les commentaires que je fais au sujet de cette fonction dans la présente partie de ma lettre ("Spontanéité et structure") s'applique aussi bien aux "sections" de RS I, alors même que j'utilise le nom commun "notes".

Pour d'autres précisions et conventions, concernant notamment la lecture de la table des matières de l'Enterrement (1), je renvoie à l'Introduction, 7 (L'Ordonnancement des Obsèques), et notamment pages xiv–xv.

nom, exprimant deux éclairages différents, parfois complémentaires, de son message. Le premier de ces doubles-noms qui se soit présenté à moi, dès les débuts de “Fatuité et Renouvellement”, est “Rencontre avec Claude Chevalley — ou liberté et bons sentiments” (n° 11).

Deux fois seulement ai-je eu déjà un nom en tête avant de commencer une note — et les deux fois, d'ailleurs, il a été bousculé par la suite des événements !

C'est avec le recul seulement, recul de semaines, voire de mois, qu'apparraît un *mouvement d'ensemble* et une *structure* dans l'ensemble des notes se suivant au jour le jour. J'ai essayé de saisir l'un et l'autre par divers groupements et sous-groupements de notes, chacun d'eux avec son nom à lui, qui lui confère son existence propre et sa fonction ou son message ; un peu comme pour les organes et les membre d'un même corps (pour reprendre l'image de tantôt), et telles parties de ses membres. Ainsi, dans “le Tout” Récoltes et Semailles, il y a les cinq “parties” dont j'ai déjà parlé, dont chacune a une structure bien à elle : Fatuité et Renouvellement se groupe en
L 40 huit “chapitres” I à VIII[41](*), et l'ensemble des trois parties formant l'Enterrement (qui, elles aussi, se sont dégagées progressivement au fil des mois...) est formé d'une longue et solennelle Procession de douze *“Cortèges”* I à XII. Le dernier de ceux-ci, ou plutôt la *“Cérémonie Funèbre”* (c'est là son nom) vers quoi s'étaient acheminés (sans trop se douter de rien, sûrement...) les onze Cortèges précédents, est de dimensions véritablement gigantesques, à la mesure de l'Œuvre dont elle consacre les solennelles Obsèques : elle englobe la quasi-totalité de RS III (L'Enterrement (2)) et la totalité de RS IV (L'Enterrement (3)), avec ses près de huit cents pages et dans les cent cinquante notes (alors qu'initialement, cette fameuse cérémonie n'était prévus pour en comporter que deux !). Conduite avec doigté (et avec sa modestie bien connue...) par le Grand Officiant en personne, la cérémonie se poursuit en neuf “temps” ou actes liturgiques séparés, ouverte par l'*Eloge Funèbre* (on s'en serait douté), et s'achevant (comme il se doit) en le *De Profundis* final. Deux autres parmi ces “temps”, nommés l'un *“La Clef du Yin et du Yang”*, l'autre *“Les Quatre Opérations”*, constituent chacun (et de loin) la plus grande part de la partie (III ou IV) de Récoltes et Semailles dans laquelle il s'insère, et donne d'ailleurs son nom à celle-ci.

Tout au long de Récoltes et Semailles, j'ai pris soin (comme de la prunelle de mes yeux !) de la table des matières, la remaniant sans cesse pour tenir compte de l'afflux toujours renouvelé de notes imprévues[42](*), et lui faire refléter de façon aussi fine que je le pouvais le mouvement d'ensemble de la réflexion et la structure délicate qui s'y fait jour. C'est dans les parties III et surtout IV (dont il vient d'être question), “La Clef” et “Les Quatre Opérations”, que cette structure se trouve être la plus complexe et la plus imbriquée.

Pour préserver au texte le caractère de spontanéité, et les aspects d'imprévu de la réflexion telle qu'elle s'est poursuivie et qu'elle a été vécue réellement, je n'ai pas voulu faire précéder les notes par leur nom, alors que celui-ci à chaque fois n'est apparu qu'après-coup seulement. C'est
L 41 pourquoi je te conseille, en fin de lecture de chaque note, de te reporter à la table des matières pour y apprendre comment cette note s'appelle ; et aussi, à l'occasion, pour pouvoir apprécier en un simple coup d'œil comment elle s'insère dans la réflexion déjà poursuivie, voire même, dans celle encore à venir. Autrement tu risques de te perdre sans espoir dans un ensemble en apparence indigeste et hétéroclite de notes aux numérotations parfois bizarres, pour ne pas dire rébarbatives[43](*) ; comme un voyageur égaré dans une ville étrangère (poussée là bizarrement au gré du caprice des générations et des siècles...), sans un guide ni seulement un plan pour l'aider à s'y orienter[44](**).

---

[41](*) Dans Fatuité et Renouvellement, je réfère à l'occasion à ces chapitres comme des “parties” de Récoltes et Semailles, qu'il ne faut pas confondre, bien sûr, avec les cinq parties dont il a déjà été question, et qui ne sont apparues qu'ultérieurement.

[42](*) Parmi ces notes imprévues, il y a notamment celles qui sont “issues d'une note de bas de page qui a pris des dimensions prohibitives”. Le plus souvent, je l'ai placée immédiatement après la note à laquelle elle se rapporte, en lui donnant le même numéro affecté d'un exposant $'$ ou $''$, voire $'''$ au besoin — ce qui évite la tâche prohibitive d'avoir à renuméroter du même coup l'ensemble de toutes les notes ultérieures déjà écrites ! Ces notes, issues d'une note de bas de page à une autre, sont précédées dans la table des matières par le signe **!** (tout au moins dans l'Enterrement (1)).

[43](*) Pour la raison d'être de telles numérotations d'apparence peut-être saugrenue par moments, je te réfère à la précédente note de bas de page à cette intarissable lettre.

[44](**) Dans le manuscrit destiné à l'impression, je compte inclure au fil du texte les noms de “chapitres” et autres

12. Spontanéité et rigueur sont les deux versants “ombre” et “lumière” d’une même qualité indivise. C’est de leurs épousailles, seulement, que naît cette qualité particulière d’un texte, ou d’un être, qu’on peut essayer d’évoquer par une expression comme “qualité de vérité”. Si dans mes publications passées, la spontanéité a été (sinon absente, du moins) à la portion congrue, je ne pense pas que par son tardif épanouissement en moi, la rigueur soit devenue moindre pour autant. Plutôt, la présence à part entière de sa compagne yin donne à la rigueur une dimension, une fécondité nouvelles. *12*

Cette rigueur s’exerce vis-à-vis d’elle-même, veillant a ce que le “tri” délicat qu’elle doit opérer dans la multitude de ce qui passe dans le champ de la conscience, pour y décanter sans cesse le significatif ou l’essentiel du fortuit ou de l’accessoire, ne s’épaississe et ne se fige en des automorphismes de censure et de complaisance. Seule la curiosité, la soif de connaître en nous éveille et stimule une telle vigilance sans lourdeur, une telle vivacité, à l’encontre de l’inertie immense, omniprésente, des “pentes (dites) naturelles”, taillées par les idées toutes faites, expressions de nos peurs et de nos conditionnements.

Et cette même rigueur, cette même attention vigilante se dirige aussi vers la spontanéité comme vers ce qui en prend les aspects, pour y faire la part, là encore, de ces “pentes” tout ce qu’il y a de naturelles, certes, et les distinguer de ce qui véritablement jaillit des couches profondes de l’être, L 42
de la pulsion originelle de connaissance et d’action, nous portant à la rencontre du monde.

Au niveau de l’écriture, la rigueur se manifeste par un souci constant de cerner de façon aussi fine, aussi fidèle que possible, à l’aide du langage, les pensées, sentiments, perceptions, images, intuitions. . . qu’il s’agit d’exprimer, sans se contenter d’un terme vague ou approximatif là où la chose à exprimer est à contours nettement tranchés, ni d’un terme d’une précision factice (et par là, tout aussi déformant) pour exprimer une chose qui reste entourée des brumes de ce qui n’est encore que pressenti. Quand nous essayons de la capter telle qu’elle est dans l’instant, et alors seulement, la chose inconnue nous révèle sa nature véritable, et jusqu’en la pleine lumière du jour peut-être, si elle est faite pour le jour et que notre désir l’incite à se dépouiller de ses voiles d’ombre et de brumes. Notre rôle n’est pas de prétendre décrire et fixer ce que nous ignorons et qui nous échappe, mais de prendre connaissance humblement, passionnément, de l’inconnu et du mystère qui nous entourent de toutes parts.

C’est dire que le rôle de l’écriture n’est pas de consigner les résultats d’une recherche, mais bien le processus même de la recherche — les travaux de l’amour et des œuvres de nos amours avec Notre Mère le Monde, l’Inconnue, qui sans relâche nous appelle en Elle pour la connaître encore en son Corps inépuisable, partout en Elle où nous portent les voies mystérieuses du désir.

Pour rendre ce processus, les retours en arrière, qui nuancent, précisent, approfondissent et parfois corrigent le “premier jet” de l’écriture, voire un deuxième ou un troisième, font partie de la démarche même de la découverte. Ils forment une partie essentielle du texte et lui donnent tout son sens. C’est pourquoi les “notes” (ou “annotations”) placées à la fin de Fatuité et Renouvellement, et auxquelles il est référé ici et là au cours des cinquante “sections” qui constituent le “premier jet” du texte, sont une partie inséparable et essentielle de celui-ci. Je te conseille vivement de t’y reporter au fur et à mesure, et au moins en fin de lecture de chaque section où figurent un ou plusieurs renvois à de telles “notes”. Il en est de même pour les notes de bas de page dans les autres parties de Récoltes et Semailles, ou pour les renvois, dans telle “note” (constituant ici le “texte principal”), à telle note ultérieure, qui fait dès lors fonction de “retour” sur celle-ci, ou d’annotation. C’est là, avec mon conseil de ne pas te séparer de la table des matières, la principale des recommandations de lecture que je vois à te faire.

Une dernière question, pratique, qui va clôre (un peu prosaïquement) cette lettre qu’il est temps L 43
de terminer. Il y a eu un peu de “panique” par moments, pour préparer les différents fascicules de Récoltes et Semailles pour le tirage par le Service de duplication à la Fac, à temps pour que le tirage se fasse (si possible) avant les grandes vacances. Dans la hâte, il y a toute une feuille de notes de bas de page de dernière minute, à rajouter au fascicule 2 (L’Enterrement (1) — ou La robe de l’Empereur de Chine), qui a “sauté”. Il s’agissait surtout de la rectification de certaines

groupements de notes et de sections, à la seule exclusion des notes (ou sections) elles-mêmes. Mais même alors, le recours occasionnel à la table des matières me paraît indispensable, pour ne pas se perdre dans un fouillis de centaines de notes, se suivant à la queue-leu-leu sur plus de mille pages. . .

erreurs matérielles, apparues dernièrement seulement, en cours d'écriture des Quatre Opérations. Il y a une de ces notes de bas de page qui est plus conséquente que les autres, et que je voudrais signaler ici. Il s'agit d'une annotation à la note "La victime — ou les deux silences" (n° 78′, page 304). Cette note, où je me suis efforcé, entre autres, de cerner mes impressions (toutes subjectives, certes) au sujet de la façon dont mon ami Zoghman Mebkhout "intériorisait" à cette époque la spoliation inique dont il faisait les frais, a été ressentie par lui comme injuste à son égard, alors que j'avais l'air quasiment de le mettre "dans le même sac" avec ses spoliateurs. Ce qui est sûr, c'est que dans cette note, qui ne prétend pas donner autre chose que des impressions liées à un "moment" particulier, je ne présente qu'un seul son de cloche, en laissant dans le nondit (et comme chose allant de soi, sans doute) certains autres sons tout aussi réels (et moins discutables peut-être). Toujours est-il que la réflexion sur ce sujet délicat s'approfondit considérablement, à un an de distance, dans la note "Racines et Solitude" (n° 171_3). Celle-ci n'a pas suscitée des réserves de la part de Zoghman. D'autres éléments de réflexion sur ce même sujet se trouvent également dans les deux notes "Trois jalons — ou l'innocence", et "Les pages mortes" (n°s 171(x) et (xii)). Ces trois notes font partie de "L'Apothéose", qui est la partie des Quatre Opérations consacrées à l'opération d'appropriation et de détournement de l'œuvre de Zoghman Mebkhout.

Il ne me reste plus qu'à te souhaiter bonne lecture — et au plaisir de te lire à mon tour !

Alexandre Grothendieck

RECOLTES ET SEMAILLES (0) T 1

Lettre — Introduction
(Sommaire)

RECOLTES ET SEMAILLES (I) T 2

Fatuité et Renouvellement

(Sommaire)

[45](*) Les notes à la section "Le poids d'un passé" (section 50) ne figurent pas dans cette liste mais forment la deuxième partie de Récoltes et Semailles (notes n°s 44′ à 97).

T 4 RECOLTES ET SEMAILLES (II)

L’ENTERREMENT (1)

ou la robe de l’Empereur de Chine

RECOLTES ET SEMAILLES (III) T 6

L'ENTERREMENT (2)

ou

La Clef du Yin et du Yang

L'ENTERREMENT (3)

ou

Les Quatre Opérations

INTRODUCTION i

1. Il va y avoir trois ans au mois de juillet, j'ai fait un rêve peu ordinaire. Si je dis "peu *1*
ordinaire", c'est-là une impression qui est apparue après-coup seulement, en y repensant au réveil. Le rêve lui-même m'est venu comme la chose la plus naturelle, la plus évidente du monde, sans tambour ni trompette — au point même qu'au réveil, j'ai failli ne pas y faire attention, le pousser sans plus dans les oubliettes pour passer à "l'ordre du jour". Depuis la veille j'étais embarqué pour une réflexion sur ma relation à la mathématique. C'était la première fois de ma vie que je prenais la peine d'y aller voir — et encore, si je m'y suis mis à ce moment-là, c'était que vraiment j'y étais quasiment contraint et forcé ! Il y avait des choses si étranges, pour ne pas dire violentes, qui s'étaient passées dans les mois et dans les années précédentes, des sortes d'explosions de passion mathématique faisant irruption dans ma vie sans crier gare, qu'il n'était vraiment plus possible de continuer à ne pas regarder ce qui se passait.

Le rêve dont je parle ne comportait aucun scénario ni action d'aucune sorte. Il consistait en une seule image, immobile, mais en même temps très vivante. C'était la tête d'une personne, vue de profil. On la voyait regardant de droite à gauche. C'était un homme d'âge mûr, imberbe, chevelure folle faisant autour de la tête comme une auréole de force. L'impression surtout qui se dégageait de cette tête était celle d'une force juvénile, joyeuse, qui semblait jaillir de l'arc souple et vigoureux de la nuque (qu'on devinait plus qu'on ne le voyait). L'expression du visage était plus celle d'un garnement espiègle, ravi de quelque coup qu'il viendrait ou méditerait de faire, que celle de l'homme mûr, ou de celui qui aurait pris de l'assiette, mûr ou pas. Il s'en dégageait surtout une joie de vivre intense, contenue, fusant en jeu...

Il n'y avait pas une deuxième personne présente, un "je" qui aurait regardé ou contemplé cette autre, dont on ne voyait que la tête. Mais il y avait une perception intense de cette tête, de ce qui se dégageait d'elle. Il n'y avait personne non plus pour ressentir des impressions, les commenter, les nommer, ou pour coller un nom à la personne perçue, la désigner comme "un tel". Il n'y avait que cette chose très vivante, cette tête d'homme, et une perception également vivante, intense de cette chose.

Quant au réveil, sans propos délibéré, je me suis souvenu des rêves de la nuit écoulée, la vision ii
de cette tête d'homme ne ressortait pas sur le nombre avec une intensité particulière, elle ne se poussait pas vers l'avant pour me crier ou me souffler : c'est moi qu'il te faut regarder ! Quand ce rêve est apparu dans le champ de mon rapide regard sur les rêves de la nuit, dans la chaude quiétude du lit, j'ai eu bien sûr ce réflexe de l'esprit éveillé de mettre un nom sur ce qui avait été vu. Je n'avais pas d'ailleurs à chercher, il suffisait que je pose la question pour savoir aussitôt que cette tête d'homme qui avait été là dans ce rêve n'était autre que la mienne.

Elle est pas mal celle-là, j'ai pensé alors, il faut quand même le faire, se voir soi-même en rêve comme ça, comme si c'était un autre ! Ce rêve venait là un peu comme si, en me promenant et par le plus grand des hasards, j'étais tombé sur un trèfle à quatre feuilles, ou même à cinq, pour m'en ébahir quelques instants comme il se doit, et poursuivre mon chemin comme si rien ne s'était passé.

C'est comme ça tout au moins que ça a failli se passer. Heureusement, comme il m'est arrivé bien des fois dans des situations de ce genre, j'ai quand même et par acquit de conscience noté noir sur blanc ce petit incident "pas mal", en commençant une réflexion qui était censée continuer sur la lancée de celle de la veille. Puis, de fil en aiguille, la réflexion de ce jour-là s'est bornée à me plonger dans le sens de ce rêve sans prétention, de cette image unique, et du message sur moi-même qu'il m'apportait.

Ce n'est pas le lieu ici de m'étendre sur ce que cette méditation d'un jour m'a enseigné et apporté. Ou plutôt, ce que ce *rêve* m'a enseigné et apporté, une fois que je m'étais mis dans les dispositions d'attention, d'écoute qui m'ont permis d'accueillir ce qu'il avait à me dire. Un premier fruit immédiat du rêve et de cette écoute a été un soudain afflux d'énergie nouvelle. Cette énergie a porté la méditation de longue haleine qui s'est poursuivie dans les mois suivants, à l'encontre de résistances intérieures opiniâtres, qu'il m'a fallu démonter une à une par un travail patient et obstiné.

Depuis cinq ans que je commençais à faire attention à certains des rêves qui me venaient, celui-ci était le premier “rêve messager” qui ne se présentait pas sous les apparences, reconnaissables désormais, d'un tel rêve, avec des moyens scéniques impressionants, et une intensité de vision exceptionnelle, parfois bouleversante. Celui-ci était tout ce qu'il y a de “cool”, avec rien pour forcer l'attention, la discrétion même — c'était à prendre, ou à laisser, sans histoires…

iii Quelques semaines plus tôt m'était venu un rêve messager dans l'ancien style, sur le diapason dramatique et même sauvage, qui a mis une fin soudaine et immédiate à une longue période de frénésie mathématique. La seule parente apparente entre les deux rêves, c'est que dans l'un ni dans l'autre il n'y avait d'observateur. Par une parabole d'une force lapidaire, ce rêve montrait quelque chose qui se passait alors dans ma vie, sans que je prenne la peine d'y accorder attention — une chose que je prenais même grand soin d'ignorer, pour tout dire. C'est ce rêve qui m'a fait comprendre alors l'urgence d'un travail de réflexion, dans lequel je me suis engagé quelques semaines plus tard, et qui s'est alors poursuivi sur près de six mois. J'ai occasion d'en parler tant soit peu dans la dernière partie de cette réflexion-témoignage *“Récoltes et Semailles”*, qui ouvre le présent volume et lui donne son nom[46](*).

Si j'ai commencé cette introduction par l'évocation de cet autre rêve, de cette image-vision de moi-même (“Traumgesicht meiner selbst” comme je l'ai appelé dans mes notes en allemand), c'est parce que dans ces dernières semaines la pensée de ce rêve m'est revenue plus d'une fois, pendant que la méditation “sur un passé de mathématicien” s'acheminait vers sa fin. A vrai dire, rétrospectivement, les trois années qui se sont écoulées depuis ce rêve m'apparaissent comme des années de décantation et de maturation, vers un accomplissement de son message simple et limpide. Le rêve me montrait *“tel que je suis”*. Il était clair également que dans ma vie éveillée je n'étais pas pleinement celui que le rêve me montrait — des poids et des raideurs venant de loin faisaient (et font encore) obstacle bien souvent à ce que je sois pleinement et simplement moi-même. Pendant ces années, alors que la pensée de ce rêve ne me revenait que rarement pourtant, ce rêve a dû *agir* d'une certaine façon. Ce n'était nullement comme une sorte de modèle ou d'idéal auquel je me serais efforcé de ressembler, mais comme le rappel discret d'une simplicité joyeuse qui “était moi”, qui se manifestait de bien des façons, et qui était appelée à se libérer de ce qui continuait à peser sur elle et à s'épanouir pleinement. Ce rêve était un lien délicat et vigoureux à la fois, entre un présent lesté encore par bien des poids provenant du passé, et un “demain” tout proche que ce présent contient en germe, un “demain” qui est moi dès à présent, et qui est en moi depuis toujours sûrement…

Sûrement, si en ces dernières semaines ce rêve rarement évoqué a été à nouveau bien présent,
iv c'est qu'à un certain niveau qui n'est pas celui d'une pensée qui sonde et analyse, j'ai dû “savoir” que le travail que j'étais en train de faire et de mener à sa fin, travail qui reprenait et approfondissait cet autre travail d'il y a trois ans, était un nouveau pas vers l'accomplissement du message sur moi-même qu'il m'apportait.

Tel est à présent pour moi le sens principal de Récoltes et Semailles, de ce travail intense de près de deux mois. Maintenant seulement qu'il est achevé, je me rends compte à quel point il était important que je le fasse. Au cours de ce travail, j'ai connu beaucoup de moments de joie, d'une joie souvent malicieuse, blagueuse, exubérante. Et il y a eu également des moments de tristesse, et des moments où je revivais des frustrations ou des peines qui m'avaient touché douloureusement en ces dernières années — mais il n'y a pas eu un seul moment d'amertume. Je quitte ce travail avec la satisfaction complète de celui qui sait qu'il a mené un travail à son terme. Il n'y a chose si “petite” soit elle que j'y aïe éludée, ou qu'il m'aurait tenu à cœur de dire et que je n'aurais pas dite, et qui en cet instant laisserait en moi le résidu d'une insatisfaction, d'un regret, si “petits” soient-ils.

En écrivant ce témoignage, il était clair pour moi qu'il ne plaira pas à tout le monde. Il est même bien possible que j'ai trouvé moyen de mécontenter tout le monde sans exception. Ce n'était pourtant nullement mon propos, ni même de mécontenter quiconque. Mon propos était simplement de regarder les choses simples et importantes, les choses de tous les jours, de mon passé (et parfois de mon présent aussi) de mathématicien, pour découvrir enfin (mieux vaut tard que jamais !) et

[46](*) Voir notamment section 43, “Le patron trouble-fête — ou la marmite à pression”.

sans l'ombre d'un doute ou d'une réserve, ce qu'elles étaient et ce qu'elles sont ; et, chemin faisant, dire en des mots simples ce que je voyais.

2. Cette réflexion qui a fini par devenir "Récoltes et Semailles" avait commencé comme une *2*
"introduction" au premier volume (en cours d'achèvement) de *"A la Poursuite des Champs"*, ce premier travail mathématique que je destine à une publication depuis 1970. J'avais écrit les premières quelques pages à un moment creux, au mois de juin l'an dernier, et j'ai repris cette réflexion il y a moins de deux mois, au point où je l'avais laissée. Je me rendais compte qu'il y avait pas mal de choses à regarder et à dire, je m'attendais donc à une introduction relativement étoffée, de trente ou quarante pages. Puis, pendant les près de deux mois qui ont suivi, jusqu'à maintenant même où j'écris cette nouvelle introduction à ce qui fut d'abord une introduction, v
je croyais chaque jour que c'était celui où je terminais ce travail, ou que ce serait le lendemain ou le surlendemain au pis. Quant au bout de quelques semaines j'ai commencé à approcher du cap de la centaine de pages, l'introduction a été promue "chapitre introductif". Après quelques semaines encore, quand les dimensions dudit "chapitre" se sont trouve excéder de loin celles des autres chapitres du volume en préparation (tous terminés au moment d'écrire ces lignes, sauf le dernier), j'ai enfin compris que sa place n'était pas dans un livre de maths, que décidément cette réflexion et ce témoignage y seraient à l'étroit. Leur vraie place était dans un volume séparé, qui sera le volume 1 de ces *"Réflexions Mathématiques"* que je compte poursuivre dans les années qui viennent, sur la lancée de la Poursuite des Champs.

Je ne dirais pas que Récoltes et Semailles, ce premier volume dans la série des Réflexions Mathématiques (qui sera suivi des deux ou trois volumes de la Poursuite des Champs, pour commencer) est un volume "d'introduction" aux Réflexions. Plutôt, je vois ce premier volume comme le fondement de ce qui est à venir, ou pour mieux dire, comme celui qui donne la note de fond, l'*esprit* dans lequel j'entreprends ce nouveau voyage, que je compte poursuivre dans les années à venir, et qui me mènera je ne saurais dire où.

Pour terminer ces précisions au sujet de la partie maîtresse du présent volume, quelques indications de nature pratique. Le lecteur ne s'étonnera pas de trouver dans le texte de Récoltes et Semailles des références occasionnelles au "présent volume" — sous-entendu, le premier volume (Histoire de Modèles) de la Poursuite des Champs, dont je crois encore être en train d'écrire l'introduction. Je n'ai pas voulu "corriger" ces passages, tenant avant tout à conserver au texte sa spontanéité, et son authenticité de témoignage non seulement sur un passé lointain, mais aussi sur le moment même où j'écris.

C'est pour la même raison aussi que mes retouches du premier jet du texte se sont bornées à corriger des maladresses de style ou une expression parfois confuse qui nuisaient à la compréhension de ce que voulais exprimer. Ces retouches parfois m'ont conduit à une appréhension plus claire ou plus fine qu'au moment d'écrire le premier jet. Des modifications tant soit peu substantielles de celui-ci, pour le nuancer, le préciser, le compléter ou (parfois) le corriger, sont l'objet d'une cinquantaine de *notes* numérotées, groupées à la fin de la réflexion, et qui constituent plus du quart du texte[47](*). J'y renvoie par des sigles comme (1) etc... Parmi ces notes, j'en ai distingué vi
une vingtaine qui m'ont paru d'une importance comparable (par leur longueur ou leur substance) → (1)
à celle d'une quelconque des cinquante "sections" ou "paragraphes" en lesquels spontanément la réflexion s'est organisée. Ces notes plus longues ont été incluses dans la table des matières, après la liste des cinquante sections. Comme il fallait s'y attendre, pour certaines des notes longues, il s'est trouvé le besoin d'ajouter une ou plusieurs notes à la note. Celles-ci sont alors incluses à la suite de celle-ci, avec le même type de renvois, sauf des notes assez courtes, qui figurent alors sur la même page en "notes de bas de page", avec des renvois tels que [13](*) ou [18](**).

J'ai eu grand plaisir à donner un nom à chacune des sections du texte, ainsi qu'à chacune des notes les plus substantielles — sans compter que par la suite, cela s'est avéré même indispensable pour m'y retrouver. Il va sans doute sans dire que ces noms ont été trouvés après-coup, alors qu'en commençant une section ou une note un peu longue je n'aurais su dire pour aucune quelle en serait

[47](*) (28 mai) Il s'agit ici du texte de la première partie de Récoltes et Semailles, "Fatuité et Renouvellement". La deuxième partie n'était pas écrite au moment d'écrire ces lignes.

la substance essentielle. Il en est de même à fortiori des noms (comme "Travail et découverte", etc...) par lesquels j'ai désigné les huit parties I a VIII en lesquelles j'ai groupé après-coup les cinquante sections qui composent le texte.

Pour le contenu de ces huit parties, je me bornerai à de très brefs commentaires. Les deux premières I (Travail et découverte) et II (Le rêve et le Rêveur) contiennent des éléments d'une réflexion sur le travail mathématique, et sur le travail de découverte en général. Ma personne y est impliquée de façon beaucoup plus êpisodique et beaucoup moins directe que dans les parties suivantes. Ce sont celles-ci surtout qui ont qualité de témoignage et de méditation. Les parties III à VI sont surtout une réflexion et un témoignage sur mon passé de mathématicien "dans le monde mathématique", entre 1948 et 1970. La motivation qui a animé cette méditation a été avant tout le désir de comprendre ce passé, dans un effort pour comprendre et assumer un présent dans certains aspects parfois décevants ou déroutants. Les parties VII (L'Enfant s'amuse) et VIII (L'aventure solitaire) concernent plutôt l'évolution de ma relation à la mathématique depuis 1970 jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire depuis que j'ai quitté "le monde des mathématiciens" pour ne plus y retourner. J'y examine notamment les motivations, et les forces et circonstances, qui m'ont
vii amené (à ma propre surprise) à reprendre une activité mathématique "publique" (en écrivant et faisant publier les Réflexions Mathématiques), après une interruption de plus de treize ans.

3 **3**. Il me faudrait dire quelques mots au sujet des deux autres textes qui constituent avec Récoltes et Semailles le présent volume de même nom.

L' *"Esquisse d'un Programme"* donne une esquisse des principaux thèmes de réflexion mathématique que j'ai poursuivis au cours des dix dernières années. Je compte tout au moins en développer tant soit peu quelques uns dans les années qui viennent, dans une série de réflexions informelles dont j'ai eu occasion déjà de parler, les "Réflexions Mathématiques". Cette esquisse est la reproduction textuelle d'un rapport que j'ai écrit en janvier dernier pour appuyer ma candidature à un poste de chercheur au CNRS. Je l'ai inclus dans le présent volume, parce que visiblement ce programme dépasse de loin les possibilités de ma modeste personne, même s'il m'était donné de vivre encore cent ans, et que je choisisse de les employer à poursuivre aussi loin que je peux les thèmes en question.

L' *"Esquisse thématique"* a été écrite en 1972 à l'occasion d'une autre candidature (à un poste de professeur au Collège de France). Elle contient une esquisse, par thèmes, de ce que je considérais alors comme mes principales contributions mathématiques. Ce texte se ressent des dispositions dans lesquelles il a été écrit, à un moment où mon intérêt pour la mathématique était tout ce qu'il y a de marginal, à dire le moins. Aussi cette esquisse n'est-elle guère mieux qu'une énumération sèche et méthodique (mais qui fort heureusement ne vise pas à être exhaustive...). Elle ne paraît pas portée par une vision ou par le souffle d'un désir — comme si ces choses que j'y passe en revue comme par acquit de conscience (et c'étaient bien là en effet mes dispositions) n'avaient jamais été effleurées par une vision vivante, ni par une passion de les tirer au jour alors qu'elles n'étaient encore que pressenties derrière leurs voiles de brume et d'ombre...

Si pourtant je me suis décidé à inclure ici ce rapport peu inspirant je crains, c'est surtout pour clore le bec (à supposer que ce soit là chose possible) à certains collègues de haut vol et à une certaine mode, qui depuis mon départ d'un monde qui nous fut commun affectent de regarder de haut ce qu'ils appellent aimablement des "grothendieckeries". C'est là, paraît-il, synonyme de
viii bombinage sur des choses trop triviales pour qu'un mathématicien sérieux et de bon goût consente à perdre sur elles un temps certes précieux. Peut-être ce "digest" indigeste leur paraîtra-t-il plus "sérieux" ! Quant aux textes de ma plume qu'une vision et une passion anime, ils ne sont pas pour ceux qu'une mode maintient et justifie dans une suffisance, les rendant insensibles aux choses qui m'enchantent. Si j'écris pour d'autres que pour moi-même, c'est pour ceux qui ne trouvent pas leur temps et leur personne trop précieux pour poursuivre sans jamais se lasser les choses évidentes que personne ne daigne voir, et pour se réjouir de l'intime beauté de chacune des choses découvertes, la distinguant de toute autre qui nous était connue dans sa propre beauté.

Si je voulais situer les uns par rapport aux autres les trois textes qui constituent le présent volume, et le rôle de chacun dans ce voyage dans lequel me voilà embarqué avec les Réflexions Mathématiques, je pourrais dire que la réflexion-témoignage Récoltes et Semailles reflète et décrit l'*esprit* dans lequel j'entreprends ce voyage et qui lui donne son sens. L'Esquisse d'un Programme décrit mes sources d'inspiration, qui fixent une *direction* sinon certes une destination pour ce voyage dans l'inconnu, à la manière un peu d'une boussole, ou d'un vigoureux fil d'Ariane. L'Esquisse thématique enfin passe en revue rapidement un *bagage*, acquis dans mon passé de mathématicien d'avant 1970, dont une partie au moins sera utile et la bienvenue dans telle ou telle étape du voyage (comme mes réflexes d'algèbre cohomologique et topossique me sont indispensables dès maintenant dans la Poursuite des Champs). Et l'ordre dans lequel ces trois textes se suivent, comme aussi leurs longueurs respectives, reflètent bien (sans propos délibéré de ma part) l'importance et le poids que je leur accorde dans ce voyage, dont la première étape approche de sa fin.

4. Il me faudrait encore dire quelques mots plus circonstanciés sur ce voyage entrepris depuis *4*
un peu plus d'un an, les Réflexions Mathématiques. Je m'explique de façon assez détaillée, dans les huit premières sections de Récoltes et Semailles (i.e. dans les parties I et II de la réflexion), au sujet de l'*esprit* dans lequel j'entreprends ce voyage, et qui, je pense, est apparent dès à présent dans le présent premier volume, comme aussi dans celui qui lui fait suite (l'Histoire de Modèles, qui est le volume 1 de la Poursuite des Champs), en cours d'achèvement. Il me semble donc inutile de m'étendre à ce sujet dans cette introduction.

Je ne puis certes prédire ce que sera le voyage entrepris, chose que je découvrirai au fur et à ix
mesure qu'il se poursuivra. Je n'ai pas à présent un itinéraire prévu même dans les grandes lignes, et je doute qu'il s'en dégagera un prochainement. Comme je l'ai dit précédemment, les thèmes principaux qui vont sans doute inspirer ma réflexion sont esquissés peu ou prou dans l'"Esquisse d'un Programme", le "texte-boussole". Parmi ces thèmes, il y a aussi le thème principal de la Poursuite des Champs, c'est-à-dire les "champs", dont j'espère bien faire le tour (et m'en tenir là) au cours de cette année encore, en deux ou peut-être trois volumes. Au sujet de ce thème j'écris dans l'Esquisse : "... c'est un peu comme une dette dont je m'acquitterais vis-à-vis d'un passé scientifique où, pendant une quinzaine d'années (entre 1955 et 1970), le développement d'outils cohomologiques a été le Leitmotiv constant dans mon travail de fondements de la géométrie algébrique". C'est donc là, parmi les thèmes prévus, celui qui s'enracine le plus fortement dans mon "passé" scientifique. C'est celui aussi qui est resté présent comme un regret tout au long de ces quinze années écoulées, comme la lacune la plus flagrante de toutes peut-être du travail que j'avais laissé à faire lors de mon départ de la scène mathématique, et qu'aucun de mes élèves ou amis d'antan ne s'est soucié de combler. Pour plus de détails sur ce travail en cours, le lecteur intéressé pourra se reporter à la section pertinente dans l'Esquisse d'un Programme, ou à l'introduction (la vraie cette fois !) du premier volume, en cours d'achèvement, de la Poursuite des Champs.

Comme autre legs de mon passé scientifique qui me tient particulièrement à cœur, il y a surtout la notion de *motif*, qui attend toujours de sortir de la nuit où elle est restée maintenue, depuis une bonne quinzaine d'années pourtant qu'elle a fait son apparition. Il n'est pas exclu, que je finisse par me mettre au travail de fondements qui s'impose ici, si personne de mieux placé que moi (par un âge plus jeune, aussi bien que par les outils et connaissances dont il dispose) ne se décide à le faire dans les toutes prochaines années.

Je prends cette occasion pour signaler que la fortune (ou plutôt, l'infortune...) de la notion de motif, et de quelques autres parmi celles que j'ai tirées au jour et qui entre toutes me paraissent (en puissance) les plus fécondes, font l'objet d'une réflexion rétrospective de près d'une vingtaine de pages, formant la plus longue (et une des toutes dernières) des "notes" à Récoltes et Semailles[48](*).
J'ai après-coup subdivisé cette note en deux parties ("Mes orphelins" et "Refus d'un héritage — x
ou le prix d'une contradiction"), en plus des trois "sous-notes" qui la suivent[49](*). L'ensemble de ces cinq notes consécutives est la seule partie de Récoltes et Semailles où sont évoquées des notions mathématiques autrement que par allusions en passant. Ces notions deviennent l'occasion pour illustrer certaines contradictions à l'intérieur du monde des mathématiciens, qui elles-mêmes reflètent des contradictions en les personnes elles-mêmes. J'ai songé à un moment à séparer cette note tentaculaire du texte dont elle provient, pour la joindre à l'Esquisse thématique. Cela aurait

[48](*) Cette double note (n°s 46, 47) et ses sous-notes ont été incluses dans la deuxième partie "L'Enterrement" de Récoltes et Semailles, qui en constitue une continuation directe.

[49](*) Il s'agit des sous-notes n°s 48, 49, 50 (la note n° 48′ a été rajoutée ultérieurement) .

eu l'avantage de mettre celle-ci en perspective, et d'insuffler un peu de vie à un texte qui ressemble un peu trop à un catalogue. Je me suis pourtant abstenu de le faire, dans un souci de préserver l'authenticité d'un témoignage dont cette méganote, que cela me plaise ou non, fait bel et bien partie.

A ce qui est dit dans Récoltes et Semailles sur les dispositions dans lesquelles j'aborde les "Réflexions", je voudrais ajouter ici une seule chose, sur laquelle je me suis exprimé déjà dans une des notes ("Le snobisme des jeunes — ou les défenseurs de la pureté"), quand j'écris : "Mon ambition de mathématicien ma vie durant, ou plutôt ma joie et ma passion, ont été constamment de découvrir les choses évidentes, et c'est ma seule ambition aussi dans le présent ouvrage" (A la Poursuite des Champs). C'est là ma seule ambition également pour ce nouveau voyage que je poursuis depuis un an avec les Réflexions. Il n'en a pas été autrement dans ces Récoltes et Semailles qui (pour mes lecteurs du moins, s'il s'en trouve) ouvrent ce voyage.

5 **5**. Je voudrais conclure cette introduction par quelques mots au sujet des deux dédicaces au présent volume "Récoltes et Semailles".

La dédicace "à ceux qui furent mes élèves, à qui j'ai donné du meilleur de moi-même — et aussi du pire" a été présente en moi tout au moins dès l'été dernier, et notamment quand j'ai écrit les premières quatre sections de ce qui était encore censé être une introduction à un ouvrage mathématique. C'est dire que je savais bien, en fait depuis quelques années déjà, qu'il y avait un "pire" à examiner — et c'était maintenant le moment ou jamais ! (Mais je ne me doutais pas que ce "pire" finirait par me mener à travers une méditation de près de deux cents pages.)

Par contre, la dédicace "à ceux qui furent mes aînés" est apparue en cours de route seulement,
xi tout comme le nom même de cette réflexion (qui est devenu aussi celui d'un volume). Celle-ci m'a révélé le rôle important qui a été le leur dans ma vie de mathématicien, un rôle dont les effets restent vivants encore aujourd'hui. Cela apparaîtra sans doute assez clairement dans les pages qui suivent, pour qu'il soit inutile ici de m'étendre à se sujet. Ces "aînés", par ordre (approximatif) d'apparition dans ma vie alors que j'avais vingt ans, sont Henri Cartan, Claude Chevalley, André Weil, Jean-Pierre Serre, Laurant Schwartz, Jean Dieudonné, Roger Godement, Jean Delsarte. Le nouveau venu ignare que j'étais a été accueilli avec bienveillance par chacun d'eux, et par la suite beaucoup parmi eux m'ont donné une amitié et une affection durables. Il me faut aussi mentionner ici Jean Leray, dont l'accueil bienveillant lors de mon premier contact avec le "monde des mathématiciens" (en 1948/49) a été également un encouragement précieux. Ma réflexion a fait apparaître une dette de reconnaissance envers chacun de ces hommes "d'un autre monde et d'un autre destin". Cette dette-là n'est nullement un poids. Sa découverte est venue comme une joie, et m'a rendu plus léger.

Fin mars 1984

(4 mai — . . . juin)

6 **6**. Un événement imprévu a relancé une réflexion qui était menée à terme. Il a inauguré une cascade de découvertes grandes et petites au cours des semaines écoulées, dévoilant progressivement une situation qui était restée floue et en avivant les contours. Cela m'a conduit notamment à entrer de façon circonstanciée et approfondie dans des événements et situations dont il n'avait été question précédemment qu'en passant ou par allusion. Du coup la "réflexion rétrospective d'une quinzaine de pages" sur les vicissitudes d'une œuvre, dont il a été question précédemment (Introduction, 4), a pris des dimensions inattendues, s'augmentant de quelques deux cents pages supplémentaires.

Par la force des choses et par la logique intérieure d'une réflexion, j'ai été amené en chemin à impliquer autrui autant que moi-même. Celui qui est impliqué plus que tout autre (à part moi-même) est un homme auquel me lie une amitié de près de vingt ans. J'ai écrit de lui (par
xii euphémisme[50](*)) qu'il avait "fait un peu figure d'élève", en les toutes premières années de cette amitié affectueuse enracinée dans une passion commune, et pendant longtemps et en mon for

[50](*) Sur le sens de cet "euphémisme", voir la note "L'être à part", n° 67′.

intérieur je voyais en lui une sorte d'"héritier légitime" de ce que je croyais pouvoir apporter en mathématique, au-delà d'une œuvre publiée restée fragmentaire. Nombreux seront ceux qui déjà l'auront reconnu : c'est *Pierre Deligne*.

Je ne m'excuse pas de rendre publique avec ces notes, entres autres, une réflexion personnelle sur une relation personnelle, et de l'impliquer ainsi sans l'avoir consulté. Il me paraît important, et sain pour tous, qu'une situation restée longtemps occulte et confuse soit enfin portée au grand jour et examinée. Ce faisant, j'apporte un témoignage, subjectif certes et qui ne prétend ni épuiser une situation délicate et complexe, ni être exempt d'erreurs. Son premier mérite (comme celui de mes publications passées, ou de celles sur lesquelles je travaille à présent) est d'exister, à la disposition de ceux qu'il peut intéresser. Mon souci n'a été ni de convaincre, ni de me mettre à l'abri de l'erreur ou du doute derrière les seules choses dites "patentes". Mon souci est d'être vrai, en disant les choses telles que je les vois ou les sens, en chaque instant, comme un moyen pour les approfondir et pour comprendre.

Le nom *"L'Enterrement"*, pour l'ensemble de toutes les notes se rapportant au "Poids d'un passé", s'est imposé avec une force croissante au cours de la réflexion[51](*). J'y joue le rôle du défunt anticipé, en la funèbre compagnie des quelques mathématiciens (beaucoup plus jeunes) dont l'œuvre se place après mon "départ" en 1970 et porte la marque de mon influence, par un certain style et par une certaine approche de la mathématique. Au premier rang de ceux-ci se trouve mon ami *Zoghman Mebkhout*, qui a eu ce lourd privilège d'avoir à affronter tous les handicaps de celui traité en "élève de Grothendieck après 1970", sans avoir eu pour autant l'avantage d'un contact avec moi et de mon encouragement et de mes conseils, alors qu'il n'a été "élève" que de mon œuvre à travers mes écrits. C'était à l'époque où (dans le monde qu'il hante) je faisais déjà figure de "défunt" au point que pendant longtemps l'idée même d'une rencontre ne s'est apparemment pas présentée, et qu'une relation suivie (tant personnelle que mathématique) n'a fini par se nouer que l'an dernier.

Cela n'a pas empêché Mebkhout, à contre-courant d'une mode tyrannique et du dédain de xiii
ses aînés (qui furent mes élèves) et dans un isolement quasi-complet, de faire œuvre originale et profonde, par une synthèse imprévue des idées de l'école de Sato et des miennes. Cette œuvre fournit une prise nouvelle sur la cohomologie des variétés analytiques et algébriques, et porte la promesse d'un renouvellement de grande envergure dans notre compréhension de cette cohomologie. Nul doute que ce renouvellement serait chose accomplie dès à présent et depuis des années, si Mebkhout avait trouvé auprès de ceux tout désignés pour cela l'accueil chaleureux et le soutien sans réserve qu'ils avaient naguère reçus auprès de moi. Du moins, depuis Octobre 1980 ses idées et travaux ont fourni l'inspiration et les moyens techniques d'un redémarrage spectaculaire de la théorie cohomologique des variétés algébriques, sortant enfin (mis à part les résultats de Deligne autour des conjectures de Weil) d'une longue période de stagnation.

Chose incroyable et pourtant vraie, ses idées et résultats sont depuis près de quatre ans utilisés par "tous" (au même titre que les miens), alors que son nom reste soigneusement ignoré et tû par ceux-là même qui connaissent son œuvre de première main et l'utilisent de façon essentielle dans leurs travaux. J'ignore si à aucune autre époque la mathématique a connu une telle disgrâce, quand certains des plus influents ou des plus prestigieux parmi ses adeptes donnent l'exemple, dans l'indifférence générale, du mépris de la règle la plus universellement admise dans l'éthique du métier de mathématicien.

Je vois quatre hommes, mathématiciens aux moyens brillants, qui ont eu et qui ont droit avec moi aux honneurs de cet enterrement par le silence et par le dédain. Et je vois en chacun la morsure du mépris sur la belle passion qui l'avait animé.

A part ceux-là, je vois surtout deux hommes, placés l'un et l'autre sous les feux de la rampe sur la place publique mathématique, qui officient aux obsèques en nombreuse compagnie et qui en même temps (dans un sens plus caché) sont enterrés et de leurs propres mains, en même temps que ceux qu'ils enterrent de propos délibéré. J'ai déjà nommé l'un d'eux. L'autre est également un ancien élève et un ancien ami, *Jean-Louis Verdier*. Après mon "départ" de 1970, le contact

[51](*) Vers la fin de cette réflexion, un autre nom s'est présenté, exprimant un autre aspect saisissant d'un certain tableau qui s'était progressivement dévoilé à mes yeux au cours des cinq semaines écoulées. C'est le nom d'un conte, sur lequel je vais revenir en son lieu : "La robe de l'Empereur de Chine"...

entre lui et moi ne s'est pas maintenu, à part quelques rencontres hâtives au niveau professionnel.
xiv C'est pourquoi sans doute il ne figure dans cette réflexion qu'à travers certains actes de sa vie professionnelle, alors que les motivations éventuelles de ces actes, au niveau de sa relation à moi, ne sont pas examinées et m'échappent d'ailleurs entièrement.

S'il est une interrogation pressante qui s'est imposée à moi tout au long des années écoulées, qui a été une motivation profonde de Récoltes et Semailles et qui m'a suivie aussi tout au long de cette réflexion, c'est celle de la part qui me revient dans l'avènement d'un certain esprit et de certaines mœurs qui rendent possible des disgrâces comme celle que j'ai dite, dans un monde qui fût le mien et auquel je m'étais identifié pendant plus de vingt ans de ma vie de mathématicien. La réflexion m'a fait découvrir que par certaines attitudes de fatuité en moi, s'exprimant par un dédain tacite des collègues aux moyens modestes, et par une complaisance à moi-même et à tels mathématiciens pourvus de moyens brillants, je n'ai pas été étranger à cet esprit que je vois s'étaler aujourd'hui parmi ceux-là même que j'avais aimés, et parmi ceux-là aussi auxquels j'ai enseigné un métier que j'aimais ; ceux que j'ai mal aimés et mal enseignés et qui aujourd'hui donnent le ton (quand ils ne font la loi) dans ce monde qui m'était cher et que j'ai quitté.

Je sens souffler un vent de suffisance, de cynisme et de mépris. "Il souffle sans se soucier de "mérite" ni de "démérite", brûlant de son haleine les humbles vocations comme les plus belles passions…". J'ai compris que ce vent-là est la prolifique récolte de semailles aveugles et insouciantes que j'ai contribué à semer. Et si son souffle revient sur moi et sur ce que j'avais confié à d'autres mains, et sur ceux que j'aime aujourd'hui et qui ont osé se réclamer ou seulement s'inspirer de moi, c'est là un *retour des choses* dont je n'ai pas lieu de me plaindre, et qui a beaucoup à m'enseigner.

7 **7**. Sous le nom "L'Enterrement", j'ai donc regroupé dans la table des matières l'imposant défilé des principales "notes" se rapportant à cette section d'anodine apparence "Le poids d'un passé" (s. 50), donnant ainsi tout son sens au nom qui d'emblée s'était imposé à moi pour cette section ultime du "premier jet" de Récoltes et Semailles.

Dans cette longue procession de notes aux multiples parentés, celles qui s'y sont jointes au cours
→ ([51]) des quatre semaines écoulées (notes ([51]) à ([97])[52](*)) se distinguent comme les seules datées (du 19
→ ([97]) avril au 24 mai)[53](*). Il m'a paru le plus naturel de les donner dans l'ordre chronologique où elles
xv se succèdent dans la réflexion[54](**), plutôt que dans quelque autre ordre dit "logique", ou dans l'ordre d'apparition des références à ces notes dans des notes antérieures. Pour pouvoir retrouver ce dernier ordre (nullement linéaire) de filiation entre notes participantes, j'ai fait suivre (dans la table des matières) le numéro de chacune par celui de la note (parmi celles qui la précèdent) où il est fait d'abord référence à elle[55](***), ou (à défaut) par le numéro de celle dont elle constitue une continuation immédiate[56](****). (Cette dernière relation est indiquée dans le texte lui-même par un sigle de référence placé à la fin de la première note, tel (→47) placé à la fin de la dernière ligne de la note ([46]), qui réfère à la note ([47]) qui la continue.) Enfin, certaines précisions de nature tant

[52](*) Il faut y ajouter encore la note n° 104, du 12 mai 1984. Les notes n° 98 et suivantes (à l'exception de la note précédente n° 104) constituent le "troisième souffle" de la réflexion, a partir du 22 septembre 1984. Elles sont également datées.

[53](*) Dans une suite de notes consécutives écrites le même jour, seule la première est datée. Les autres notes non datées sont les notes n°s 44′ à 50 (formant les cortèges I, II, III). Les notes n°s 46, 47, 50 sont du 30 ou 31 mars, les notes n°s 44′, 48, 48′, 49 de la première quinzaine d'avril, enfin la note n° 44″ est datée (du 10 mai).

[54](**) J'ai parfois fait une inversion de faible amplitude dans cet ordre chronologique, au bénéfice d'un ordre "dit logique", quand il m'a semblé que l'impression d'ensemble de la démarche de la réflexion n'en était pas faussée. Comme seules exceptions, je signale cependant onze notes (dont le numéro est précédé du signe **!**) issues de notes de b. de p. ultérieures à une note et qui ont pris des dimensions prohibitives, et que j'ai placées chacune à la suite de la note à laquelle elle se rapporte (sauf la note n° 98, se rapportant au n° 47).

[55](***) Quand la référence à une note (telle ([46])) se trouve dans la section "Le poids d'un passé" elle-même, c'est le numéro (50) de cette dernière, *placé entre parenthèses*, qui est placé après celui de la note, comme dans 46 (50).

[56](****) Le numéro d'une note qui est continuation immédiate d'une note précédente (lesquels numéros se suivent alors) est précédé du signe * dans la table des matières. Ainsi *47, 46 indique que la note n° 47 est une continuation immédiate de la note n° 46 (qui n'est d'ailleurs pas ici celle qui la précède immédiatement, laquelle est la note n° 46_9).

J'ai enfin *souligné* dans la t. des m. les numéros des notes qui ne sont pas suivis d'un autre numéro, c'est-à-dire de celles qui représentent un "nouveau départ" de la réflexion, ne s'insérant pas en un endroit déterminé de la réflexion déjà faite.

soit peu technique à une note sont regroupées à la fin de celle-ci en des sous-notes numérotées par des indices consécutifs au numéro de la note primitive — comme dans les sous-notes (46_1) à (46_9) de la note (46) “Mes orphelins”.

Pour structurer quelque peu l’ordonnancement d’ensemble de l’Enterrement et pour permettre xvi
de s’y reconnaître dans la multitude des notes qui s’y pressent, il m’a paru séant pour la circonstance d’inclure dans la procession quelques sous-titres gravement suggestifs, chacun précédant et menant un cortège long ou court de notes consécutives reliées par un thème commun.

J’ai eu ainsi le plaisir de voir s’assembler un à un, dans une longue procession solennelle venant honorer mes obsèques, dix[57](*) cortèges — certains humbles, d’autres imposants, certains contrits et d’autres secrètement en liesse, comme il ne peut en être autrement en semblable occasion. Voici donc s’avancer : l’*élève posthume* (que tout un chacun se fait un devoir d’ignorer), les *orphelins* (fraîchement exhumés pour la circonstance), la *Mode* et ses *Hommes illustres* (j’ai bien mérité ça), les *motifs* (derniers nés et derniers exhumés de tous mes orphelins), *mon ami Pierre* menant modestement le plus important des cortèges, suivi de près par l’*Accord Unanime* des notes (silencieusement) concertantes et par le *Colloque* (dit “Pervers”) au grand complet (se démarquant de l’élève posthume, alias l’Elève Inconnu, par cortèges funéraires interposés portant fleurs et couronnes) ; enfin, pour clore dignement l’imposant défilé, voici encore s’avancer l’*Elève* (nullement posthume et encore moins inconnu) alias *le Patron*, suivi de la troupe affairée de *mes élèves* (munis de force pelles et cordes) et enfin du *Fourgon Funèbre* (arborant quatre beaux cercueils de chêne solidement vissés, sans compter le Fossoyeur)… dix cortèges enfin au grand complet (il était temps), s’acheminant lentement vers la *Cérémonie Funèbre*.

Le clou de la Cérémonie est l’Eloge Funèbre, servi avec un doigté parfait par nul autre que mon ami Pierre en personne, présidant aux obsèques en réponse aux vœux de tous et à la satisfaction générale. La Cérémonie s’achève en un De Profundis final et définitif (du moins on l’espère), chanté comme une sincère action de grâces par le regretté défunt lui-même, qui à l’insu de tous a survécu à ses impressionnantes obsèques et même en a pris de la graine, à sa *satisfaction complète* — laquelle satisfaction forme la note finale et l’ultime accord du mémorable Enterrement.

8. Au cours de cette étape ultime (on l’espère) de la réflexion m’est apparu l’intérêt de joindre *8*
en “Appendice” au présent volume 1 des Réflexions Mathématiques deux autres textes, de nature xvii
mathématique, en plus des trois dont il a été question précédemment[58](*).

Le premier est la reproduction d’un *rapport* commenté en deux parties, que j’avais fait en 1968 et 1969 sur les travaux de P. Deligne (dont certains restent inédits encore aujourd’hui), correspondant à une activité mathématique à l’IHES pendant les trois années 1965/67/68.

L’autre texte est une esquisse d’un *“formulaire des six variances”*, rassemblant les traits communs à un formalisme de dualité (inspiré de la dualité de Poincaré et de celle de Serre) que j’avais dégagé entre 1956 et 1963, formulaire qui s’est avéré avoir un caractère “universel” pour toutes

[57](*) (29 Septembre) En fait, il y a finalement *douze* cortèges, en y incluant le Fourgon Funèbre (X), et “Le défunt (toujours pas décédé)” (XI) qui vient in extremis de se faufiler encore dans la procession…

[58](*) De plus, je pense adjoindre à l’Esquisse Thématique (voir “Boussole et bagages”, Introduction, 3) un “commentaire” donnant quelques précisions au sujet de mes contributions aux “thèmes” qui y sont passés en revue sommairement, et au sujet aussi des influences qui ont joué dans la genèse des principales idées-force dans mon œuvre mathématique. La rétrospective des dernières six semaines a fait déjà apparaître (à ma propre surprise) un rôle de “détonateur” de Serre, pour le démarrage de la plupart de ces idées, comme aussi pour certaines des “grandes tâches” que je m’étais posées, entre 1955 et 1970.

Enfin, comme autre texte de nature mathématique (au sens courant), et le seul qui figure (incidemment) dans le texte non technique “Récoltes et Semailles”, je signale la sous-note n° 87_1 à la note “Le massacre” (n° 87), où j’explicite avec le soin qu’elle mérite une variante “discrète” (conjecturale) du théorème de Riemann—Roch—Grothendieck familier dans le contexte cohérent. Cette conjecture figurait (parmi un nombre d’autres) dans l’exposé de clôture du séminaire SGA 5 de 1965/66, exposé dont il ne reste trace (pas plus que de nombreux autres) dans le volume publié onze ans plus tard sous le nom SGA 5. Les vicissitudes de ce séminaire crucial aux mains de certains de mes élèves, et les liens de celles-ci avec une certaine “opération SGA $4\frac{1}{2}$”, se révèlent progressivement au cours de la réflexion poursuivie dans les notes n°s $63'''$, 67, $67'$, 68, $68'$, 84, 85, $85'$, 86, 87, 88.

Comme autre note donnant des commentaires mathématiques assez étoffés, sur l’opportunité de dégager un cadre “topossique” commun (dans la mesure du possible) pour les cas connus où on dispose d’un formalisme de dualité dit “des six opérations”, je signale aussi la sous-note n° 81_2 à la note “Thèse à crédit et assurance tous risques”, n° 81.

les situations de dualité cohomologique rencontrées à ce jour. Ce formalisme semble être tombé en désuétude avec mon départ de la scène mathématique, au point qu'à ma connaissance personne (à part moi) n'a pris encore la peine d'écrire seulement la liste des opérations fondamentales, des isomorphismes canoniques fondamentaux auxquels celles-ci donnent lieu, et des compatibilités essentielles entre ceux-ci.

xviii Cette esquisse d'un formulaire cohérent sera pour moi le premier pas évident vers ce "vaste tableau d'ensemble du *rêve des motifs"*, qui depuis plus de quinze ans "attend le mathématicien hardi qui voudra bien le brosser". Selon toute apparence, ce mathématicien ne sera autre que moi-même. Il est grand temps en effet que ce qui était né et confié dans l'intimité il y a près de vingt ans, non pour rester le privilège d'un seul mais pour être à la disposition de *tous*, sorte enfin de la nuit du secret, et naisse une nouvelle fois à la pleine lumière du jour.

Il est bien vrai qu'un seul, à part moi, avait une connaissance intime de ce "yoga des motifs", pour l'avoir appris de ma bouche au fil des jours et des années qui ont précédé mon départ. Parmi toutes les choses mathématiques que j'avais eu le privilège de découvrir et d'amener au jour, cette réalité des motifs m'apparaît encore comme la plus fascinante, la plus chargée de mystère — au cœur même de l'identité profonde entre "la géométrie" et "l'arithmétique". Et le "yoga des motifs" auquel m'a conduit cette réalité longtemps ignorée est peut-être le plus puissant instrument de découverte que j'aie dégagé dans cette première période de ma vie de mathématicien.

Mais il est vrai aussi que cette réalité, et ce "yoga" qui s'efforce de la cerner au plus près, n'avaient nullement été tenus secrets par moi. Absorbé par des tâches impératives de rédaction de fondements (que tout le monde depuis est bien content de pouvoir utiliser tels quels dans son travail de tous les jours), je n'ai pas pris les quelques mois nécessaires pour rédiger une vaste esquisse d'ensemble de ce yoga des motifs, et le mettre ainsi à la disposition de tous. Je n'ai pas manqué pourtant, dans les années précédant mon départ inopiné, d'en parler au hasard des rencontres et à qui voulait l'entendre, en commençant par mes élèves, qui (à part l'un d'entre eux) l'ont oublié comme tous l'ont oublié. Si j'en ai parlé, ce n'était pas pour placer des "inventions" qui porteraient mon nom, mais pour attirer l'attention sur une réalité qui se manifeste à chaque pas, dès qu'on s'intéresse à la cohomologie des variétés algébriques et notamment, à leurs propriétés "arithmétiques" et aux relations entre elles des différentes théories cohomologiques connues à ce jour. Cette réalité est aussi tangible que l'était jadis celle des "infiniments petits", perçue longtemps avant l'apparition du langage rigoureux qui permettait de l'appréhender de façon parfaite et de
xix "l'établir". Et pour appréhender la réalité des motifs, nous ne sommes aujourd'hui nullement à court d'un langage souple et adéquat, ni d'une expérience consommée dans l'édification de théories mathématiques, qui manquaient à nos prédécesseurs.

Si ce que j'ai naguère crié sur les toits est tombé en des oreilles sourdes — et si le mutisme dédaigneux de l'un a recueilli en écho le silence et la léthargie de tous ceux qui font mine de s'intéresser à la cohomologie (et qui ont pourtant des yeux et des mains tout comme moi...), je ne puis en tenir pour responsable celui-là seul qui a choisi de garder par devers lui le "bénéfice" de ce que je lui avais confié à l'intention de tous. Force est de constater que notre époque, dont la productivité scientifique effrénée rivalise avec celle investie dans les armements ou dans les biens de consommation, est très loin de ce "dynamisme hardi" de nos prédécesseurs du dix-septième siècle, qui "n'y sont pas allés par quatre chemins" pour développer un calcul des infiniments petits, sans se laisser arrêter par le souci si ce calcul était "conjectural" ou non ; ni attendre non plus que tel homme prestigieux parmi eux daigne leur donner le feu vert, pour empoigner ce que chacun voyait bien de ses propres yeux et sentait de première main.

9 **9**. Par sa propre structure interne et par son thème particulier, "L'Enterrement" (qui forme maintenant plus de la moitié du texte de Récoltes et Semailles) est dans une large mesure et au point de vue logique indépendant de la longue réflexion qui le précède. C'est là pourtant une indépendance toute superficielle. Pour moi cette réflexion, autour d'un "enterrement" sortant progressivement des brumes du non-dit et du pressenti, est inséparable de celle qui l'avait précédée, dont elle est issue et qui lui donne tout son sens. Commencée comme un rapide coup d'œil "en passant" sur les vicissitudes d'une œuvre que j'avais un peu (beaucoup) perdue de vue, elle est devenue, sans l'avoir prévu ni cherché, une méditation sur une relation importante dans ma vie, me conduisant à son tour à une réflexion sur le sort de cette œuvre aux mains de “ceux qui furent mes élèves”. Séparer cette réflexion de celle dont elle est spontanément issue me paraît une façon de la réduire à un simple “tableau de mœurs” (voire même, à un règlement de comptes dans le “beau monde” mathématique).

Il est vrai que si on y tient, la même réduction à un “tableau de mœurs” peut être faite pour
Récoltes et Semailles tout entier. Certes, les mœurs qui prévalent à une époque et dans un milieu xx
donnés et qui contribuent à façonner la vie des hommes qui en font partie, ont leur importance et méritent d'être décrites. Il sera clair pourtant pour un lecteur attentif de Récoltes et Semailles que mon propos n'est pas de décrire des mœurs, c'est-à-dire une certaine *scène*, changeant avec le temps et d'un lieu à l'autre, sur laquelle se déroulent nos actions. Cette scène dans une large mesure définit et délimite les *moyens* à la disposition de diverses forces en nous, leur permettant de s'exprimer. Alors que la scène et ces moyens qu'elle fournit (et les “règles du jeu” qu'elle impose) varient à l'infini, la nature des forces profondes en nous qui (au niveau collectif) façonnent les scènes et qui (au niveau de la personne) s'expriment sur elles, semble bien être la même d'un milieu ou d'une culture à l'autre, et d'une époque à l'autre. S'il est une chose dans ma vie, hors la mathématique et hors l'amour de la femme, dont j'aie senti le mystère et l'attirance (sur le tard, il est vrai), c'est bien la nature cachée de ces quelques forces qui ont pouvoir de nous faire agir, pour le “meilleur” comme pour le “pire”, pour enfouir et pour créer.

10. Cette réflexion qui a fini par prendre le nom “L'Enterrement” avait commencé comme un *10*
acte de respect. Un respect pour des choses que j'avais découvertes, que j'ai vues se condenser et prendre forme dans un néant, dont j'ai été le premier à connaître le goût et la vigueur et auxquelles j'ai donné un nom, pour exprimer et la connaissance que j'avais d'elles, et mon respect. A ces choses, j'ai donné du meilleur de moi-même. Elles se sont nourries de la force qui repose en moi, elles ont poussé et se sont épanouies, comme des branches multiples et vigoureuses jaillissant d'un même tronc vivant aux racines vigoureuses et multiples. Ce sont là choses vivantes et présentes, non des inventions qu'on peut faire ou ne pas faire — des choses étroitement solidaires dans une unité vivante qui est faite de chacune d'elles et qui donne à chacune sa place et son sens, une origine et une fin. Je les avais laissées il y a longtemps et sans aucune inquiétude ni regret, car je savais que ce que je laissais était sain et fort et n'avait nul besoin de moi pour croître et s'épanouir encore et se multiplier, suivant sa propre nature. Ce n'était pas un sac d'écus que je laissais, qu'on pouvait voler, ni un tas d'outils, qui pouvaient rouiller ou pourrir.

Pourtant, au fil des ans, alors que je me croyais bien loin d'un monde que j'avais laissé, me
revenaient ici et là jusque dans ma retraite comme des bouffées de dédain insidieux et de discrète xxi
dérision, désignant telles de ces choses que je connaissais fortes et belles, qui avaient leur place et leur fonction unique qu'aucune autre chose ne pourrait jamais remplir. Je les sentais comme des orphelines dans un monde hostile, un monde malade de la maladie du mépris, s'acharnant sur ce qui est sans armure. C'est dans ces dispositions qu'a commencé cette réflexion, comme un acte de respect vis-à-vis de ces choses et par là, vis-à-vis de moi-même — comme le rappel d'un lien profond entre ces choses et moi : celui qui se plait à affecter un dédain vis-à-vis d'une de ces choses qui ont été nourries de mon amour, c'est *moi* qu'il se plait à dédaigner, et tout ce qui est issu de moi.

Et il en est de même de celui qui, connaissant de première main ce lien qui me relie à telle chose qu'il a apprise par nul autre que moi, fait mine de tenir pour négligeable ou d'ignorer ce lien ou de revendiquer (fut-ce tacitement et par omission) pour son compte ou pour celui d'autrui une “paternité” factice. J'y vois bien clairement un acte de mépris pour une chose née de l'ouvrier comme pour l'obscur et délicat travail qui a permis à cette chose de naître, *et* pour l'ouvrier, et avant tout (d'une façon plus cachée et plus essentielle) pour lui-même.

Si mon “retour aux maths” ne devait servir qu'à me faire me rappeler de ce lien et à susciter en moi cet acte de respect devant tous — devant ceux qui affectent de dédaigner et devant les témoins indifférents — ce retour n'aura pas été inutile.

Il est vrai que j'avais vraiment perdu contact avec l'œuvre écrite et non écrite (ou du moins non publiée) que j'avais laissée. En commençant cette réflexion, je voyais les branches assez distinctement, sans trop me rappeler cependant qu'elles étaient partie d'un même arbre. Chose étrange,

il a fallu que peu à peu se dévoile à mes yeux le tableau d'un *saccage* de ce que j'avais laissé, pour retrouver en moi le sens de l'unité vivante de ce qui était ainsi saccagé et dispersé. L'un a emporté des écus et l'autre un outil ou deux pour s'en prévaloir ou même pour s'en servir — mais l'unité qui fait la vie et la vraie force de ce que j'avais laissé, elle a échappé à chacun et à tous. J'en connais bien un pourtant qui a senti profondément cette unité et cette force, et qui au fond de lui-même la sent aujourd'hui encore, et qui se plait à disperser la force qui est en lui à vouloir
xxii détruire cette unité qu'il a sentie en autrui à travers son œuvre. C'est dans cette unité vivante que réside la beauté et la vertu créatrice de l'œuvre. Nonobstant le saccage, je les retrouve intacts comme si je venais de les quitter — sauf que j'ai mûri et les vois aujourd'hui avec des yeux neufs.

Si quelque chose pourtant est saccagé et mutilé, et désamorcé de sa force originelle, c'est en ceux qui oublient la force qui repose en eux-mêmes et qui s'imaginent saccager une chose à leur merci, alors qu'ils se coupent seulement de la vertu créatrice de ce qui est à leur disposition comme elle est à la disposition de tous, mais nullement à leur merci ni au pouvoir de personne.

Ainsi cette réflexion, et à travers elle ce "retour" inattendu, m'aura aussi fait reprendre contact avec une beauté oubliée. C'est d'avoir senti pleinement cette beauté qui donne tout son sens à cet acte de respect qui s'exprime maladroitement dans la note "Mes orphelins"[59](*), et que je viens de réitérer en pleine connaissance de cause ici même.

[59](*) Cette note (n° 46) est chronologiquement la première de toutes celles qui figurent dans L'Enterrement.